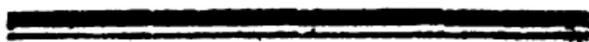




JOURNAL HELVETIQUE.



J U I L L E T 1 7 6 1.



E X T R A I T

*D'un Sermon de feu M. le Professeur LULLIN,
dont le texte est tiré du Livre de Ruth, Cha-
pitre II. v. 23.*

ON a déjà donné dans le Journal Helvétique l'Extrait de trois Sermons de M. le Professeur LULLIN sur la nature, l'utilité, & la nécessité du travail. Je me propose de donner aprésent le précis d'un autre Sermon d'un genre particulier; c'est le tableau de la vie champêtre, dans son antique simplicité. On y verra qu'elle étoit convenable à l'état de l'homme dans son origine, & peut-être dans sa destination; qu'elle étoit propre à faire son

bonheur, & qu'elle avoit ses devoirs & sa dignité (*). C'est montrer l'homme par son plus beau côté, que de le faire voir, conservant & respectant l'égalité au milieu de l'opulence, soulageant la misère, & compatissant aux maux de l'humanité, à la vue de ceux qui les souffrent, quoi qu'on ait l'avantage de ne pas les ressentir. BOOZ étoit un Homme riche, dans une situation agréable, aiant sous lui, & à ses ordres, plusieurs domestiques & ouvriers, qui travailloient à ses terres. Il présidoit à leurs occupations, adouciſſoit leurs peines & ne regardoit pas come indignes de lui, une attention & des soins utiles, qui augmentoient son bien, fortifioient sa santé & les facultés de son ame, le garantissoient des passions & le mettoient en état de secourir les malheureux

RUTH étoit une Veuve pauvre, mais aimable, qui avoit quitte son Pais & ses Parens

(*) Que l'on compare les douceurs & le calme d'une vie champêtre, avec le tumulte, les soucis & l'agitation qu'on trouve dans les grandes Villes, on verra quel est l'état qui mérite la préférence; ici on respire un air pur, on jouit du Soleil, de la promenade, de soi même, du spectacle de la nature; là un embarras succède à un autre; on est sans cesse occupé à des riens.

pour suivre sa belle Mère ; sa tendresse attentive à tous ses besoins , ne négligeoit rien pour y pourvoir ; elle ne regardoit rien au dessous d'elle , quand il s'agissoit de la secourir ; ce que les Grands du Monde considèrent come un travail bas & pénible , lui paroissoit une occupation noble & agréable , par la grandeur des motifs qui la faisoient agir. Donner du pain à une mère qui en manque , porter la joie dans une ame affligée , prouver par des effets une affection qui ne s'étoit point démentie dans l'épreuve de l'adversité , voilà ce qui soutenoit & faisoit mouvoir la jeune RUTH ; la fatigue du voiage , l'ardeur du Soleil , le mépris auquel nous expose la pauvreté ; elle bravoit & surmontoit tout , parce qu'elle trouvoit dans le succès & la reconnoissance de sa belle Mère , la plus douce recompense de ses soins & de ses travaux. Je viens aprésent au Sermon sur ce sujet.

RUTH , qui étoit du Pais de *Moab* , & qui avoit épousé le fils de la sage NAHOMI , étant devenue Veuve , ne voulut point se séparer de sa belle Mère , qui retournoit dans sa Patrie , car elle étoit Israelite. L'état de pauvreté où elles étoient , engagea RUTH à demander permission à NAHOMI d'aller glaner , pour recueillir un peu de grain , car c'étoit alors le tems de la moisson ; NAHOMI y con-

sentit, & RUTH, par un éfet de la Providence, fut conduite dans le champ de BOOZ; Homme distingué dans sa nation, par ses richesses & sa piété (*), & qui étoit parent de RUTH, mais elle l'ignoroit; elle ne l'aprit que dans la fuite, & n'en fut pas moins humble & respectueuse. BOOZ ne la conoissoit point, mais sa physionomie lui plût & fixa ses regards. Il ordona aux Moissonneurs de lui permettre de glaner entre les javelles, & de laisser, come par mégarde, des poignées d'épis sur son passage, afin de lui épargner de la peine, & qu'elle pût aisément les recueillir. Délicatesse bien placée & qui marque une belle ame! Les Riches ont quelquefois une compassion cruelle; ils font sentir avec une espèce de dureté, le bien qu'ils font; leur orgueil ou leur avarice afflige nôtre amour propre, lors même qu'ils soulagent nôtre misère. Un cœur tendre & liberal respecte la pauvreté, & sa manière de donner, ajoute un nouveau prix au bienfait.

(*) Une réflexion qui se présente ici naturellement, c'est que la propriété des biens est d'une grande antiquité, car le Livre de RUTH est un des plus anciens de l'Écriture Ste. On y voit que Booz possédoit des champs & avoit sous lui des Serviteurs; ce qui ne détruit point l'égalité naturelle & primitive de l'homme; le bien est la récompense de son travail & de ses talens.

M. LULLIN, frappé des beaux sentimens de BOOZ qui étoient les siens, & des douceurs de la vie champêtre, dont il conoissoit tous les charmes, s'exprime ainsi: *L'innocence avec ses graces naïves, la simplicité modeste, la vertu aimable & ingénieuse, paroissent ici avec leurs attraits. Cette noble & aimable Vertu attire, saisit, captive nos sentimens; belle de sa seule pureté, elle nous plaît; nous sentons que nous sommes faits pour elle; une peinture de la première innocence, & de la sage simplicité des anciens tems a toujours de quoi plaire. Le tracas, le fuste, les soucis, la vie tumultueuse des Villes ne paroissant point ici, le trouble des passions vicieuses, l'avarice, la haine, la vanité, le fol orgueil en sont bannies (*)*. Ce que l'on y admire, ce sont les soins & les douceurs de la vie champêtre, c'est la terre riante & embellie de ses moissons, ce sont des Hommes paisibles, unis, laborieux, remplis de candeur, con-

Q 4

(*) Campagne chérie, vallons fortunés où règnent la paix & l'innocence, s'écrie un bon Ecrivain, que ne puis-je, loin des passions, des affaires, & du tumulte des Villes respirer sans cesse cet air pur, qui répand dans l'ame le calme & la sérénité,

La Ville est le séjour des prophanes humains

Les Dieux habitent la Campagne.

R O U S S E A U.

tens de leur état, heureux par leur frugalité. J'y vois la piété, la bénéficence, la tendresse maternelle & filiale récompensée. Dieu protège les gens de bien.

RUTH élevée parmi les *Moabites*, dans le sein de l'Idolatrie, avoit appris de NAHOMI à conoitre & à craindre Dieu; de là son zèle ardent pour la pratique de ses devoirs; elle chériffoit les liens du sang, elle honoroit ses supérieurs, elle servoit d'apui à leur vieillesse, sans ostentation, & sans se faire valoir. Son amour & sa confiance pour Dieu lui firent supporter avec patience & résignation les plus grandes adversités; elle éprouva les rigueurs de la famine, les sollicitudes & les ennuis de la misère, la perte de ce qu'elle avoit de plus cher & de plus précieux, un Epoux quelle aimoit tendrement. Il ne lui restoit que NAHOMI, sa belle Mère; mais Dieu qu'elle adoroit ne l'abandonna point; il la soutint dans ses épreuves & ses afflictions. Il lui fit trouver grace devant BOOZ, qui charmé de sa grace & de sa modestie, l'épousa; elle devint par ce mariage, come la tige des Rois de JUDA; DAVID étant de ses descendans, elle eût l'honneur d'être en quelque sorte la Mère du Messie.

Tirons de cette Histoire quelques réflexions utiles. On s'imagine que la félicité ne se trouve que dans l'abondance & dans la

maison du riche ; elle peut se trouver dans le sein de la pauvreté ; NAHOMI & RUTH étoient heureuses par leur union , & par les secours mutuels qu'elles se rendoient. Là , où règne la paix , là se trouve le vrai bonheur.

Malgré les foibleſſes atachées à l'humanité , il y a toujours eû , & il y aura toujours des ames tendres & généreuses ; de ces ames nobles dignes de nous servir de modèles , dont les cœurs volent au devant des besoins du misérable , & qui trouvent leurs délices à le soulager.

Cette Histoire nous enseigne principalement à mettre nôtre confiance en Dieu , come étant un Etre bon & puissant , qui n'abandonne jamais ceux qui l'invoquent , & qui implorent son assistance. Ses yeux sont ouverts sur leurs besoins , & ses mains n'ont qu'à s'ouvrir pour les rassasier à souhait. Ils n'ont qu'à lever sur nous la clarté de sa face , & nous sommes remplis de consolation & de joie. Aussi BOOZ , atendri de l'attachement de RUTH pour sa belle Mère , charmé de sa conduite simple , pure & modeste , touché de sa vertu plus que de sa beauté , s'écrie-t-il , que ton salaire soit entier de la part de l'Eternel , sous les ailes duquel tu es venue te retirer.



R E P O N S E

A cette Question, proposée dans le Journal Helvétique de Mars 1761. p. 324. *l'Esprit est-il sans interruption, essentiellement actif? Et si son action étant telle ne peut pas servir de preuve à l'Immortalité de l'Ame.*

IL est fort difficile de répondre à cette Question ; pour la résoudre, il faudroit conoitre la nature & l'essence de nôtre Esprit ; mais qui peut se flater de pénétrer un mystère, que les Anciens & les Modernes n'ont pû jusqu'ici découvrir (*) ! Nous ne conoissions l'esprit que par ses opérations, sans savoir coment il opère ; tout ce qu'on peut soupçonner, c'est que nos sens & nos organes sont les instrumens dont se sert la Providence pour produire dans nôtre ame certains sentimens, ou

(*) Il n'en est pas de cette Question abstraite, come des précédentes, qui sont à la portée de tout le monde. Par exemple, il est facile de voir que la sagesse enrichit, non en rendant inutiles les richesses, mais en montrant que les richesses de l'Esprit, come les conoissances & les vertus, sont préférables à des richesses matérielles & périssables. Que l'on compare la simplicité de FABRICIUS au luxe de LUCULLUS, on verra lequel mérite nôtre estime.

certaines perceptions, à l'ocasion des objets extérieurs. Nos yeux sont frappés par quelques images, & soudain, nous apercevons la grandeur aparente & relative des objets qu'elles représentent; nous distinguons leurs couleurs, leur éloignement ou leur proximité; il en est de même des sons & des odeurs; l'impression que reçoit l'oreille ou le nez est communiquée à l'ame par des canaux fort subtils, dont le mécanisme est encore pour nous un secret. Nous apercevons à l'aide du Microscope, les ressorts les plus grossiers, mais leur liaison, leur harmonie, la cause qui les met en mouvement, leur jeu, cela & bien d'autres choses, sont pour l'home un problème, que la Philosophie ne peut résoudre; il n'y a que le Créateur auquel rien n'est caché, qui conoisse parfaitement les causes & les effets de tous ses Ouvrages.

Cette Question importante mériteroit une profonde & longue discussion, mais elle est si abstraite, qu'elle nous jetteroit nécessairement dans l'obscur labirinte de la Métaphisique, dont il n'est pas aisé de sortir, & dans lequel peu de Lecteurs sont capables d'entrer. Ce qui exige beaucoup d'attention l'obtient rarement. Je me bornerai donc à quelques réflexions courtes & générales. Demandés à DESCARTES, ce que c'est que l'*Esprit*, il vous répondra que son essence consiste dans la pen-

lée ; *je pense donc je suis* ; il suppose qu'il est indivisible , & immatériel ; il ne peut concevoir dans les Corps aucun attribut , par lequel ils puissent penser, raisonner, vouloir (*). LOCKE n'est pas si décisif ; il croit que nous ne connoissons pas encore toutes les propriétés de la matière , & que nous ne devons pas nier , que Dieu ne soit assez puissant , pour lui doner la faculté de penser ; Les difficultés qu'on peut faire sur cette hypothèse, qui done atteinte à la liberté de l'homme , & ruine une des preuves de l'immortalité de l'ame , tirée de sa spiritualité ; ces difficultés, dis je , n'ont point étoné le Philosophe Anglois , & n'imposent point silence à ses Sectateurs, qui sont habiles , & en grand nombre ; ils répondent aux objections , en convenant de la force de plusieurs d'entr'elles , mais ils se retranchent sur le pouvoir de l'Etre suprême , & il est difficile de les forcer dans cette barière. Ils ajoutent , que l'homme étant incapable de faire des progrès dans les connoissances, d'aquerir des talens & de l'industrie , sans l'intervention des

(*) Certains Philosophes prétendent qu'on ne peut être certain de l'existence du Corps que par la Révélation. D'autres croient qu'il n'y a qu'elle seule qui puisse nous convaincre de l'existence des Esprits ; nulle démonstration , nulle évidence ! Que de doutes !

sens, ils paroissent absolument nécessaires aux opérations de l'ame, & ne faire avec elle qu'une seule & même substance (*). Cette induction est d'autant plus vraisemblable, que les progrès de l'esprit semblent proportionés à ceux du corps ; il se fortifie & s'affoiblit avec lui.

Soufre-t'il quelque amertume
 Le Corps s'abat, se consume,
 Et partage son ennui,
 Aux douleurs est il en proie,
 L'Esprit ne sent plus de joie
 Et se chagrine avec lui.

MAD. DESHOULIERES.

On répondra que cela prouve seulement leur étroite union ; Dieu a voulu que les mouvemens du Corps, ou les impressions qu'il reçoit par la voie de ses organes, se comu-

(*) On peut cependant répondre à ceux qui croient que c'est borner la puissance divine, en avançant qu'elle ne peut donner à la matière la faculté de penser ; ce n'est point dit-on borner le pouvoir de Dieu, que de dire qu'il ne peut changer la nature des choses ; si l'essence du Corps est telle qu'elle soit incompatible avec la pensée, Dieu ne peut lui acorder cette faculté sans détruire son essence.

niquaissent à l'Esprit, & que réciproquement les affections de l'Esprit se communiquassent au corps, soit pour sa conservation, soit pour le bien de la Société dont les Hommes sont membres: Il importe peu de savoir quel est le nœud de cette union. Qu'elle se fasse, come le pensoient les Anciens, par *l'influence physique*; c'est à dire que le corps & l'ame agissent l'un sur l'autre; qu'elle soit opérée par des *causes occasionnelles*, dont Dieu est l'Auteur, come le croioit DESCARTES, & après lui le Père MALLEBRANCHE; ou qu'elle soit produite par *l'harmonie préétablie*, come le prétendoit M. LEYBNITZ, il suffit que cette union subsiste; pour que l'Esprit subisse les alterations qui arrivent au Corps, & qu'il y ait entr'eux une dépendance réciproque, enforte qu'ils se modifient en quelque sorte, l'un l'autre (*). Ces éclaircissemens étoient absolument nécessaires pour répondre à la Question proposée, car s'il est vrai, come l'expérience le prouve, qu'un simple accident arrivé au cerveau, ou à quelque autre partie qui ait raport au siége

(*) Peut être qu'aucune de ces hypothèses n'est vraie, & que nous ne saurons la cause réelle de l'union de l'Ame & du Corps que dans la vie avenir. Ici bas nous marchons à tâtons & dans les ténèbres. Ce n'est que dans le séjour de la lumière, que nous verrons clairement les causes qui produisent des effets qui nous étonent.

de l'ame , retarde ses fonctions , ou y mettre un obstacle invincible, il est manifeste que l'ame cesse alors d'être active , du moins on n'a aucun sentiment , aucune preuve de son action actuelle , qui ne peut se démontrer que par ses perceptions , & la conscience qu'on en a. Si l'ame demeure dans le silence , elle est dans un état passif. Le sommeil semble aussi interrompre & suspendre ses opérations , à moins qu'on ne rêve , & qu'il ne reste quelques traces & quelque souvenir des songes qu'on a eû ; mais ces traces sont si légères , qu'elles ne sont en quelque sorte que glisser sur l'ame. Dans l'enfance , les idées sont si foibles , si confuses , les perceptions que l'ame a des objets sont si légères , qu'on ne peut en rapeller ni en retracer les vestiges ; si l'on remonte au tems de la conception , à ce terme presque imperceptible où l'ame est unie au corps, certainement elle semble être alors dans une espèce de létargie , conforme à l'état de foiblesse & d'inanition , où se trouve l'embriion. Qu'il y a loin alors d'un foetus aussi informe à l'home devenu parfait, & qui auroit deviné , que par des progrès insensibles , cet embriion deviendroit un jour un NEUTON , ou un FONTENELLE. Mais quand il seroit vrai que l'Esprit humain est actif depuis la conception , cela ne prouveroit pas qu'il soit immortel : Cela prouveroit seulement que

Dieu lui a imprimé un degré de mouvement, que sa sagesse a limité.

L'ame des Bêtes paroît active, dira-t-on que cette activité la rend immortelle ? Un ouvrier par le moyen de certains ressorts fait mouvoir l'aiguille d'une pendule, durant un certain intervalle réglé ; mais dès que ces ressorts cessent de mouvoir l'aiguille, elle reste dans le repos ; sans vouloir, come le prétend DESCARTES, que les Bêtes soient de simples machines, on ne peut cependant conjecturer que l'action de leur ame leur donne droit à l'immortalité ; c'est un droit trop précieux & trop important pour être attaché à un mouvement arbitraire & machinal (*). Dans l'échelle immense des Etres, Dieu a déterminé les facultés, les fonctions, la durée précise de chaque Etre intelligent, conformément à leur essence, à leur nature & à sa volonté toute puissante ; sa sagesse a réglé leur rang & le terme de leur existence, en sorte que malgré la multitude des Etres, leur différence, ou leur rapport,

(*) Quoi que les propriétés de l'ame de chaque genre d'Etres intelligens, soient invariables, & ne puissent se communiquer à un autre genre d'Etres, on convient cependant, que l'ame humaine peut se perfectionner, & que le lait des nourrices, la nourriture, l'air, l'éducation, les organes, ont beaucoup d'influence sur l'ame humaine.

rapport, rien ne se dérange, ni ne se confond. Je suis bien éloigné de croire, come l'ingénieux & habile Auteur d'un Essai de Psychologie, *que la Bonté divine peut élever par degrés l'ame de l'huitre à la sphère de celle du singe, & l'ame du singe à la sphère de celle de l'homme, & qu'en faisant passer l'ame d'une Brute dans le cerveau de l'homme, on ne sait si elle ne parviendroit pas à y universaliser ses idées.* Il me semble que c'est étendre trop loin l'égalité de toutes les ames, & qu'il n'est pas plus possible à l'ame d'une Brute de parvenir à la perfection de celle d'un homme, qu'à un cercle de devenir un quaré. L'essence de tous les Etres est immuable, & chacune a ses propriétés distinctes. Si l'homme étoit plus parfait qu'il n'est, il seroit au dessus d'un homme. Le savant Philosophe qu'on vient de citer, en convient, quoi qu'il semble se contredire; *come il ne voit pas, dit-il, deux Etres précisément dans les mêmes circonstances, il n'est pas aussi d'eux Etres qui aient précisément le même degré de perfections.* Le monde physique est si prodigieusement nuancé, comment le monde moral, qui lui est si étroitement uni, n'auroit-il pas ses nuances? Voici la conséquence qu'on peut tirer de ce raisonnement, come il ne se fait aucun changement, aucune métamorphose, dans les Etres physiques, en sorte que chacun d'eux est renfermé dans les bornes

prescrites par le Créateur; il ne se aussi fait aucune transformation dans les Êtres moraux; enforte que les ames des Brutes, & celles des Homes forment deux classes à part, deux genres diférens, qui ont chacun leur nature & leurs propriétés. Come l'ame humaine ne peut s'élever à la perfection & à l'excellence de l'ame d'un Séraphin, aussi celle d'une huitre ne peut parvenir à aquerir les facultés d'un singe, & celle d'un singe, les facultés & l'intelligence de l'ame d'un Home (*). Je sai qu'il peut se faire certains mélanges, soit dans les fleurs, soit dans les fruits, soit même dans les animaux; mais les bornes de ces mélanges ont des limites étroites, dont elles ne peuvent fortir; leur génération ne se perpétue point; elle est stérile, & le mulet ne peut produire un autre animal.

(*) Le caractère, ou l'essence propre de chaque ame, dit l'Auteur déjà cité, est déterminé par la place que cette ame doit occuper dans le système de l'Univers; placée par la main même de Dieu sur l'échelon quelle occupe, il ne dépend pas d'elle d'ajouter ou de retrancher à sa perfection originelle.



R E P O N S E

À quatre Questions proposées dans le Journal de Mars 1761. pag. 317. & 324.

JE ne ferai presque qu'indiquer la première Question (*), quoi que très importante, parce quelle a déjà été traitée dans le Journal de Mai pag. 85. & qu'il me reste peu de chose à dire après celui qui y a répondu, de l'avis duquel je suis. On ne peut guères s'en éloigner, après avoir lû ce qu'il a écrit; en éfet, l'Incrédule laisse du moins à l'home l'usage de sa raison, quoique lui même en fasse l'usage le plus pernicieux & le plus funeste, puisqu'il méconoit, ou nie l'existence de l'Etre tout puissant auquel il doit sa raison, sa vie, & tout ce qu'il est. Laisser l'home entre les mains de son propre conseil, c'est le livrer & l'abandoner au guide le plus dangereux, le moins éclairé & le moins fidèle. Dès que la Créature n'est plus soutenüe par son Créateur,

R 2

(*) Il convient que le Lecteur ait cette Question sous les yeux: *Lequel est le plus dangereux pour la Société du Superstitieux, ou de l'Incrédulè?*

elle ne tient à rien ; elle chancelle à chaque pas , elle ignore son origine & sa destination ; elle se trouve dans un désert affreux, dans un vuide immense ; au milieu de deux torrens , qui la pressent de tout côté , le Temps & l'Éternité , cette misérable Créature ne voit autour d'elle que des précipices & d'affreux abîmes. La Raison même ne sert qu'à tourmenter l'Incrédule : Il est impossible qu'il ne sente sa foiblesse, son néant , & le besoin qu'il a d'un Protecteur qui ait le pouvoir de le soulager dans ses besoins , & de le garantir des divers accidens auxquels il est sans cesse exposé. Sans un secours prompt & efficace, il est dénué de tout , rien n'est capable de le rassurer , & de le consoler dans ses disgrâces & dans ses revers. L'Athée est semblable à un aveugle, qui ne marche qu'à tâtons , & qui ne peut éviter les objets qui peuvent le heurter , & le faire tomber ; si on lui parle de la lumière , quelque foible idée qu'on puisse lui en donner , ne la préférera-t-il pas aux ténèbres qui l'environnent ? Quelle délicieuse satisfaction, si un jour pur & serein brilloit tout à coup à ses yeux ?

Si on considère l'Incrédule du côté de la Société , on a montré que ses passions n'étant retenues par aucun frein, il est impossible qu'il soit propre à la faire fleurir & prospérer ; quand on se croit tout permis , il est di-

ficile qu'on se tienne dans les bornes de l'innocence ; lors qu'on confond le vice avec la vertu , le mal avec le bien , qu'on se flate de pouvoir éluder ou violer impunément les Loix , il est difficile qu'on s'affujettisse à les pratiquer , & qu'on subisse volontairement un joug, qu'on peut secouer sans crainte. Quelle est la digue assez forte pour réprimer & arrêter ce torrent ? Sera ce l'honneur ? Mais on se fera un honneur arbitraire , conforme à ses desirs & à son penchant. CESAR trouvoit de l'honneur à s'élever au dessus de ses égaux & à les fouler aux pieds ; on préférera l'éclat de la vertu à la vertu même ; on craindra moins de devenir criminel, que de le paroître. L'amour de la Patrie fera-t il un frein plus fort & plus efficace ? Mais un Athée, un home avare, ambitieux , trouve sa Patrie par tout où il trouve à satisfaire son goût , ses desirs & son intérêt. L'amour de la Patrie empêcha-t-il CATILINA de former les projets les plus odieux & les complots les plus coupables ? La crainte , la terreur des supplices , feront peut-être ce que l'idée du devoir , la beauté de la vertu n'ont pu operer ! On a tout lieu d'en douter. Dans les Pais où les Loix sont écrites avec des caractères de sang , où les gibets , les buchers & les roües , sont sans cesse élevés aux yeux des Spectateurs , il n'y a pas moins de coupables, que dans les Pais où le crime est

puni d'une manière moins rigoureuse, & où règne la clémence : Quand on ne craint pas Dieu, on craint peu les Homes.

Mais quelque détestable que soit l'Impiété, je pense quelle porte des coups moins terribles à la Société que la Superstition, qui commande pour ainsi dire, la cruauté & le crime ; dont les mains barbares plongent sans horreur un fer sacré dans le sein de ceux qu'elle nomme *Hérétiques* (*) ; qui loin d'éclairer la conscience, cherche à l'aveugler ; qui prétend avoir le droit de la fonder, & dont le zèle tyrannique la déchire & veut enlever à l'homme ce qu'il a de plus cher & de plus précieux, savoir la liberté de penser, & celle d'examiner. Pour aimer Dieu, faut-il haïr les Homes. Est-ce l'aimer & le servir que de le représenter sous l'image d'un Usurpateur & d'un Tiran ? La Religion est faite pour rendre l'homme heureux ; tout dogme, toute doctrine qui s'oppose directement à son bonheur, & au bien de la Société, n'est pas émané du Ciel. *Quand vous verrez, dit un habile Ecrivain, des gens qui se disent Chrétiens, & Ministres du*

[*] Il seroit facile de citer les fureurs de la Superstition : elles sont en très grand nombre. Je me bornerai à une seule. Qui a inspiré RAVAILLAT, CLEMENT DAMIENS à plonger un fer homicide dans le sein de leurs Souverains légitimes, n'est-ce pas la Superstition ?

Dieu des miséricordes, agir précisément comme des Ministres du despote le plus cruel, croiés qu'il n'y a point là de Christianisme. Quelle absurdité! Prétendre toucher le Cœur, en détruisant les principes de la vie! Quel opprobre pour l'humanité! Substituer à l'attention, la crainte; au recueillement, la terreur; au raisonnement, l'appareil des suplices! Admettés une fois que le salut du genre humain ne peut se trouver que dans une certaine créance, la charité s'enflammera aussi-tôt, & pour ne pas laisser périr le genre-humain, elle l'exterminera par le fer & par le feu. Tous ceux qui ne se conformeront pas aveuglément à ses opinions seront ses victimes. Que seroit devenue la nature humaine si les différentes sectes des Philosophes avoient été animées du même esprit, & armées du même pouvoir, qu'une Eglise qui se dit Chrétienne ().*

Je me suis étendu sur cette Question plus que je ne l'avois promis; mais son importance m'a mené plus loin que je ne voulois aller. La superstition & le fanatisme sont une des plus fécondes sources du mensonge, une

R 4

(*) On a parlé dans un autre Journal des fureurs auxquelles un zèle aveugle & atroce porta les croisés pour la conquête de Jérusalem; en voici un exemple; ils massacrèrent tous les Juifs qu'ils trouvèrent sur leur route, & en écorchèrent plusieurs à l'honneur de la Ste Vierge & de son Fils.

des grandes causes de l'Incrédulité ; quand on nous présente le vrai sous l'image du faux , on le rejette avec dédain. Combattés & détruisés la Superstition , vous rendés à la Religion toute sa pureté , & vous multipliés le nombre de ses Sectateurs.

II^{me} Q U E S T I O N .

Quelles sont les marques qui distinguent l'amour propre , d'avec la présomption & l'orgueil.

ON confond ordinairement ces trois défauts. Les nuances qui les séparent sont bien fines ; il faut de la pénétration & de la justesse d'esprit pour les discerner ; essaïons de faire cette distinction. Il me semble que l'amour propre est plus général & plus naturel ; l'amour propre est une suite & un éfet presque nécessaire de l'amour de soi même , qui naît avec nous , & qui est un instinct presque inséparable de l'humanité ; l'homme , excepté qu'il ne soit dans le délire, s'aime soi même ; il se plaît à exciter , à considérer ses perfections ; de-là , l'estime qu'il a de lui même & l'amour propre. Cet amour propre se répand au dehors , & lui fait craindre le mépris : Il se grossit en quelque sorte de l'idée avantageuse que les autres ont de nous : Les qualités extérieures , come la beauté, la bone mine,

les graces, l'augmentent & le nourrissent. L'amour propre se félicite des talens & de l'Esprit, plus que des richesses & des dignités, lesquelles produisent ordinairement la présomption & l'orgueil. L'amour propre comence avec nous, & nous acompagne jusqu'au tombeau.

L'amour propre a pourtant son bon côté ; il a produit de belles actions. CICERON en avoit beaucoup, & ce fut ce qui l'obligea à s'oposer aux criminels complots de CATILINA & aux projets de CESAR & d'AUGUSTE : Ce fut ce qui porta CATON à signaler son amour pour la liberté & pour sa Patrie : Il préféra la mort à la honte de vivre pour obéir ;

*Atachés, s'il se peut, au crime ,
L'aplaudissement & l'estime ,
La Vertu n'aura plus d'amis.*

Tous les Homes ont plus ou moins d'amour propre ; l'Home de Lettres a de l'amour propre ; un Riche se glorifie de son opulence, & a de la présomption. Un Home élevé en dignités a de l'orgueil ; il s'imagine être supérieur aux autres, & les regarde avec un fier dédain. ERASTE né dans l'obscurité, s'enorgueillit d'un titre qui l'élève au dessus de la poussière ; son orgueil aveugle lui fait regarder du haut en bas ceux qui sont ses égaux, &

même ses supérieurs: Son état & ses connoissances, qui devoient le rendre doux & modeste, ne font que nourrir & accroître son orgueil; il croit avoir de la force, & il n'a que de la dureté. Le meilleur conseil qu'on puisse lui donner, c'est d'avoir sans cesse présent à l'esprit, le précepte de nôtre grand Maître; *sois doux & humble de Cœur.*

CLEANTHE est présomptueux: Il croit que tout lui est dû, & qu'il ne doit rien aux autres; il forme des projets au dessus de ses forces, & il échoüe; il se croit capable des plus grandes choses, & n'est propre qu'aux petites.

Plus foible qu'un mortel, ses desirs sont d'un Dieu;

Plus sage, plus heureux, s'il ne s'estimoit que ce qu'il vaut:

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

L'amour propre se fait centre de tout; il rapporte tout à lui. Il se regarde avec complaisance; c'est pour lui que le Soleil se leve, qu'il échaufe & éclaire le monde: C'est pour lui que la Terre produit des fleurs & des fruits. S'il aime ses amis & ses maitresses, c'est parce qu'ils lui procurent du plaisir. S'il chérit ses Enfants, c'est parce qu'il se flatte de revivre en eux. Ingénieux à se tromper lui-même, il ferme les yeux sur ses vices pour

les tourner sur ses vertus. Si la volupté le quite, il se flate que c'est lui qui, le premier, l'a quitée, indulgent sur ses défauts, il est fort sévère sur ceux d'autrui. Il exige beaucoup des autres, tandis qu'il ne fait presque rien pour eux. Il croit pouvoir trouver tout en soi même, & n'y trouve qu'un vuide affreux. Enfin, l'amour propre est le plus fort & le plus sot des amours;

Cependant des erreurs il est la plus comune
 Quelque puissant qu'on soit, en richesse, en
 crédit,

Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
 Nul n'est content de sa fortune,
 Ni mécontent de son Esprit.

MAD. DES HOULIERES.

Enfin l'amour propre est un arbre fort & vigoureux, dont l'orgueil & la présomption sont des branches, mais qui ne produit que des mauvais fruits; aussi de grands Homes s'en sont-ils défiés, & ont sacrifié l'amour propre à la vertu. Voici encore une Question assez fine, & qui demande des définitions. Les vices qu'on compare se ressemblent beaucoup, & ont entr'eux des rapports dont il est assez difficile de marquer les différences. Voici cette demande,

La Jalouſie eſt-elle moins criminelle que l'Envie ?

L'*Envie* naît du déplaisir que causé le bien d'autrui, soit qu'il consiste dans les honneurs, les richesses, ou la beauté. La *Jalousie* prend sa source de la crainte d'être dépouillé d'un bien que nous possédons; c'est ainsi qu'un Amant est jaloux de sa Maîtresse; on peut aussi être jaloux des avantages des autres, come de leur réputation, de leur esprit, de leurs talens, &c. à cet égard la *Jalousie* difère peu de l'*Envie*; ce sont deux Sœurs, avides des richesses d'autrui, qui ne jouissent point de ce qu'elles possèdent, & qui voudroient ravir aux autres ce qui leur appartient; leur embonpoint les fait maigrir; elles flétrissent tout ce qu'elles touchent; elles ne respectent ni le savoir ni la vertu. Personne n'est à couvert de leurs traits envénimés; elles s'acharnent jusques sur les morts. Mais on demande si la pale *Jalousie* est moins criminelle que la noire *Envie* (*) ?

Il me semble que la *Jalousie* est plus particulière & moins basse que l'*Envie*. La *Jalou-*

(*) L'*Envie* est le caractère d'une ame basse & petite. L'envieux est come à l'afut, pour épier le mal, le relever & le grossir; il n'a des yeux & des oreilles que pour le voir; si la vérité lui manque, il n'a pas honte d'employer la calomnie. Ne vaudroit-il pas mieux employer son tems & son esprit à trouver le bien? L'envieux se cache à lui même les talens & les vertus des autres, pour ne considerer que leurs defauts.

ne peut conduire à une noble émulation ; vous êtes jaloux du génie & des connoissances d'un autre , faites vos efforts pour l'égaliser , & le surpasser s'il est possible ; cultivés avec soin votre esprit & vos talens ; n'épargnez ni votre argent , ni votre peine ; vous voilà dans la carrière ; vous voyez le but , tachés d'y atteindre , & de devancer vos rivaux. Laissez la coupable Envie se déchirer & se dévorer elle même , en dressant des embûches à ses concurrents ; pour vous , combatés les à visage découvert & sans leur tendre des pièges ; la victoire n'est glorieuse , que lors qu'on la doit à son mérite , & à ses vertus.

Peut-on desirer la mort , sans se rendre criminel ?

La vie humaine est si troublée par des douleurs , des calamités , & d'affreux revers , qu'on est souvent tenté de desirer la mort. Depuis la naissance de l'homme jusques à sa fin , il est exposé aux vents & à la tempête ; il n'évite un accueil , que pour tomber dans un autre ; il a sans cesse à lutter contre ses propres passions & contre celles des autres. La route qu'il prend pour prévenir le malheur qu'il craint est quelquefois celle qui l'y conduit. Il voit le bien , & par une fatale nécessité , il est quelquefois forcé à lui préférer le mal , soit qu'il se présente sous l'apparence du bien , & qu'il trompe l'homme ; soit que des circonstan-

ces inévitables le déterminent à un mauvais choix. Le plus sage même n'est pas à couvert des accidens qu'il ne peut prévoir ; le tombeau lui paroît le seul port qui puisse le mettre à l'abri de l'orage. On se lasse d'espérer sans cesse un repos & une félicité, qui ne viennent point ; une vie à venir plus heureuse, fondée sur la sagesse, la puissance & la bonté de l'Être suprême, est la source de ses espérances, & le but de ses souhaits. Il fait que Dieu, qui a promis au Fidèle un bonheur sans fin, accomplira ses promesses, & que sa volonté est toujours efficace.

Oui, mais il exige que l'homme soit patient & résigné à ses ordres ; s'il veut l'éprouver par des souffrances, il doit donner l'exemple de la soumission ; il ne doit sortir du théâtre, qu'après avoir joué son rôle, quelque désagréable qu'il soit (*). Le Sage doit souffrir les maux de la vie ; & s'il desire la mort, ce doit être sans murmure & sans impatience, sans la souhaiter ni la craindre.

G E N E V E .

(*) Le desir de la mort peut être fort innocent. Le meilleur Chrétien, acablé du poids de la misère ou de la vieillesse, couche dans un lit de douleur ; peut souhaiter la mort sans crime ; mais non se la procurer. Un Apôtre lui même dit, mon desir tend à deloger, pour être avec Christ, ce qui m'est beaucoup meilleur. On préfere les biens du Ciel à de la Terre, ce qui est juste & naturel.



AUTRES REPONSES
Aux Questions insérées dans le Journal de Mars
 pag. 317.

QUAND l'homme choisit le faux, il le fait sans doute involontairement: Les causes de son erreur sont attachées à sa nature. Si la souveraine perfection voit d'un œil indulgent ses foiblesses, que ne suivons nous son exemple: Faudra-t il justifier devant le Tribunal de l'humanité les défauts de la race entière? Apellons au secours de la Raison, la Charité & la Religion; essaïons de ramener l'Âme dans les voies de la Vérité, dont les passions tumultueuses la distraient.

On ne chercha, je pense, jamais un bien inconnu. On travaille nonchalamment pour celui dont on n'a que des idées confuses. L'indolence & la paresse, filles de l'ignorance, sont les obstacles les plus insurmontables aux progrès de la Vérité: Jamais elle ne percera, sans un miracle manifeste, un tel rempart; l'incrédulité & la superstition en sont couvertes come d'une Egide. Entre ces deux monstres est la boîte de Pandore; la superstition y puisa la première; l'incrédulité lui succède,

C'est toujours au terme final de nôtre intelligence, que se trouve l'égarement. Celui qui en donna l'homme se reserva un Sanctuaire, où jamais il ne dût entrer ; il dit à la Mer, là s'arreteera l'impétuosité de tes ondes & à l'Esprit qui nous meut, tu ne passeras pas plus avant. L'immencité est de Dieu ; la Créature est faite pour s'en aprocher, mais non pour y atteindre ; un Labirinte l'environe de toute part ; le Sage n'y entre point & le fou s'y perd.

Les Anales du monde présentent les Siècles passés come abimés dans la plus afreuse superstition ; son origine est la même que celle de nos premiers Parens ; ils s'écartèrent des sentiers de l'innocence, & convaincus de la Justice supreme, ils sentirent la nécessité d'en calmer le couroux : *Ils conurent*, dit l'Écriture, *qu'ils étoient nuds*. Il y a aparence que les Fils d'ADAM se contentèrent d'un Culte simple & sans apareil ; mais leurs descendans, plus chargés de crimes, eurent aussi plus de crainte ; au lieu des sentimens d'amour & de reconoissance, ils osoient en tremblant, en échange de leur sang impur, celui des victimes innocentes : Ils se rendirent abominables ; ils crurent en des Dieux semblable à eux ; ils firent des images & leurs attribuèrent des passions ; l'Image Divine, dont ils étoient décorés par leurs sublime Auteur, fut arrachée de leur cœurs, & ils y substituèrent celle des Démon;

Ô extravagance ! Pourquoi fuis je contraint de te retracer ?

Il y eût autant de Dieux que d'affections charnelles ; on vit , pour l'ignominie éternelle des habitans de la terre , tout ce qu'elle contient être adoré par celui qui étoit fait pour y comander fans exception. Le renversement de l'ordre & celui du sens comun étoient complets. Les nécessités absoluës demandoient des bras actifs , sans quoi chaque individu fut devenu Prêtre des Idoles : Il falut instituer des gens salariés pour prier ; ce fut une vocation venale. Une multitude de fainéans suça le labouréur ; la mollesse & la cupidité les soumit & leur voracité fut sans limites. Pour subvenir aux immenses besoins de ces sangsuës , l'art diabolique suppléa au défaut de largesse. Ils réduisirent les peuples à la plus parfaite crédulité & sans examen s'emparèrent absolument de tout ce qui concernoit les consciences ; ils s'en portèrent , s'il est permis de le dire, Caution , moienant de l'argent ou toute autre valeur quelconque. Ils devinrent Princes & s'élevèrent aux dessns de tout ce qui se nomme Roi : Ce que ne pouvoit pas la persuasion fut l'ouvrage de la force ; le fer & le feu fut mis en œuvre , tout fut sacrifié à l'avarice du Clergé. Je parle ici des Peuples Chrétiens : Il fut permis de haïr Dieu , & de massacrer sa famille, d'affaïner ses Souve-

rains & d'être traître à sa patrie ; le Ciel étoit forcé & l'impïeté éfrenée le peuploit fans pudeur des Enfans de la géhène. Voilà l'ouvrage de la Superftition & du Fanatisme. Paffons à l'Incrédulité. Celle ci s'acroit & la première lui cède la place ; elle n'est donc pas auffi nuisible à la Société, mais ses maux n'ont pas été au dessous de ceux qu'on a à atendre, & dont on ressent les éfets.

Sous l'Empire Eclésiastique on vit une violence forcenée, & une foi aveugle : Nous fomes tèmoin oculaires d'une impieté compliquée de la plus étrange fourberie. L'incrédule est un fou d'un genre unique, j'entens l'Athée en particulier, qui affecte la persuasion, contre l'essence même de son être ; l'extravagante distinction a de quoi le séduire ; l'attention du vulgaire lui fait sacrifier tout, jusques à sa propre conviction s'il lui fut possible. Il passe ses jours dans la contrainte & les quite dans l'agitation ; le bourdonement d'un essain d'idiots le paie de cette cruelle dépense. Un habile home dit fort à propos, si cette espèce d'home est érudite, que

Les Savans d'ordinaire aiment qu'on les regarde
 Qu'on murmure autour d'eux : Voïés les grands
 Esprits ;

Mais s'ils ne font du cœur une soigneuse garde
 De cet orgueil secret ils sont toujours surpris.

L'incrédulité en éfet procède de l'orgueil & de l'ignorance. SOCRATE, le Prince des Philofophes difoit, *Je fai quelque chofe, c'eft que je ne fai rien.* Belle leçon, quoi qu'outrée. L'incrédule n'eft pas tel parce qu'il doute, mais parce qu'il croit conoitre les principes des chofes & leur fin, & que leur caufe eft le hazard. Il fe rit de toute Réligion, & penfé être feul fage entre tous. Les bornes de fon efprit, felon lui, font auffi celles de toute poffibilité. Il fonde fur un mot, qu'il ne fauroit définir, tout l'édifice de fa Doctrine. Ne feroit-il pas bon, pour guérir l'incrédule, d'avoir recours à la Médecine? L'expérience a démontré, que tous les malheureux, acufés de fortilége, avoient le cerveau dérangé & qu'il n'eft plus de ce genre de frénétiques, dès qu'on a pris ce parti. Combien y a-t-il d'efpèces de folie? Elles font inombrables. Il s'en voit en qui la raifon agit dans prefque toutes les occupations, qui s'aquient très bien des chofes difficiles, qui excellent même dans des arts délicats; tels font des Peintres fameux. Un de ces miferables d'une conduite réglée & pleine de bons fens, dans le comerce ordinaire de la vie, avoit la confiance des Supérieurs des petites maifons. Il ne s'écartoit en rien des règles de politeffe, donoit des éclaircifsemens fur tout ce qui fe préfentoit. Une de mes conoiffances en vifitant les cellules, conduit par ce

personage , faillit tomber de son haut quand , le prenant par le bras il lui dit , *Monfieur , je veux vous montrer un opiniatre , que je n'ai pu dépersuader ; il se croit Jésus-Christ , & moi , qui fuis le Père Eternel , ne le ferois-je pas ?*

Les Athées font ataqués par le même endroit ; ils ne difèrent que du plus au moins. C'est une vanité-outrée qui les perd : Ufons de fuport , & penfons avec BOILEAU que

Le monde eft plein de fots
Et qui n'en veut point voir ,
N'a qu'à refter chez lui ;
Et casser fon miroir.

Le fuperftitieux eft un fou destructeur , le féau le plus horrible. L'incrédule eft un fou plus paifible , & dont l'exemple ne feroit gagner que ceux dont les difpofitions s'y rapportent. Le mal effentiel leur eft propre , & la fociété n'en eft pas bouleverfée ; celui qui nous forma purgera cette écume & le précieux raion de fon intelligence demeurera.

I. L. Q U E S T I O N.

Quelles font les marques , qui diftinguent l'ameur propre d'avec la préfomption ou l'orgueil ?

LE fens des termes doit être déterminé , fans quoi il en réfulte & des équivoques , &

des méseutendus , des discussions longues & embarrassées , des disputes acharnées , des critiques amères ; & en un mot tout ce qu'elles entraînent à leur fuite , apostrophes injurieuses , anedoctes indiscrettes, qui font rougir le Lecteur , & mésestimer les gens de Lettres. On en a vû quelques traits entre deux personages estimables d'ailleurs & dont les talens eussent dû s'employer plus utilement. Fatiguer les oreilles de personnalités est un mauvais office & toujours fort désagréable à des amis de la paix, de l'harmonie & de la politesse. On doit des égards au public ; c'est en manquer que d'agir de la sorte.

L'amour propre bien entendu est cette faculté de l'Ame , Ouvrage du Créateur , par laquelle tous ce qui l'environe est autant d'objet de bienveillance. L'home de bien n'excepte rien dans la nature ; il chérit son existence & celle de tous les êtres , avec & pour qui il vit ; son ame jouit de cette harmonie divine ; un retour constant des bénédictions célestes sur lui & sur ses frères & l'encens pur de ses oraisons , pour en rendre graces , forment l'atrait qui tient à son état & lui fait aimer sans exception ce qui existe comme ce qui plait à son Dieu. Sa joie est indicible & ne défaut point ; il se respecte ; il a soin de ce qui le touche par un sentiment de gratitude & d'intime affection pour son Bienfaiteur ;

C'est cet amour propre qui doit subsister & constituer la béatitude à venir, tout autre qui n'est pas permanent, n'en doit point porter le nom; celui-ci est sans tache.

L'amour propre mal entendu est très distinct & n'est absolument que vanité; on ne sauroit s'y m'éprendre dans la comparaison.

III^{me}. Q U E S T I O N.

La Jalouſie eſt-elle moins criminelle que l'Envie ?

DE tous les malheureux, l'envieux est le pire: le bonheur d'autrui fait son ſuplice. Sans droit d'y prétendre, il ne néglige aucun moyen de l'en priver. Toutes pratiques lui ſont égales: Les noirs attentats, les crimes énormes, les détours obliques, la fraude ſont des reſſorts que ſa dânnable paſſion met en œuvre. Son cœur eſt rongé autant qu'il a de vie; mille nouveaux ſujets ſervent d'aliment au feu cruel qui le dévore. C'eſt ici le vice atroce, qui ſ'opole directement au plan de la Providence; vice déteſtable, attribut du Diable & qui le caractérife.

La jalouſie eſt ſans contredit bien moins condamnâble. Le jaloux ne deſire point les biens, qu'il croit appartenir à autrui; le jaloux n'eſt jamais envieux. La jalouſie la plus marquée eſt celle d'un Mari dupé par ſa Femme.

Ses fureurs peuvent se porter aux derniers excès. Un Amant trahit par sa Maîtresse a souvent droit d'éprouver ce cuisant souci. Je demande ce que l'on trouve de criminel dans le dépit & le regret que ressent un honnête homme, lors qu'il est convaincu de l'infidélité de celle en qui il a mis une confiance entière, & pour qui il a conçu la plus tendre amitié, à qui il a livré son cœur & engagé sa foi à jamais, de qui il ne doit attendre que de l'amour & le plus juste retour, comé de sa propre chair, d'institution divine & humaine? Au lieu de cette Compagne affectionnée, il nourrit un serpent dans son sein, qui le blesse mortellement. De quel œil doit il voir une parjure qui a renoncé à la vertu & insulté à l'auguste vérité qu'elle a proferé de sa bouche à la face des Cieux & de la Terre? De quel œil veut-on qu'un homme d'honneur voie le commerce illicite d'un ravisseur, d'un suborneur; les mouvemens de colère, s'il en est de légitimes, changent ils de nature ici? Deviennent-ils un crime, s'ils ne sont pas consommés par des actes contraires aux Loix & à la Raison? Vous ne condamnés pas un homme, qui pour conserver quelques piéces de monnoie met en jeu sa propre vie avec celle d'un voleur: On ne se fait pas scrupule de le qualifier d'homme de cœur. Où est la saine Mo-

rale ; quelle bisarerie dans le Jugement ! Je n'y vois qu'un caprice indigne, qui répugne au bon sens.

Un Amant , ai-je dit , souffre le tourment des jaloux ; est il moins pardonnable que l'Epoux ? Il y a quelques exceptions ; mais enfin, la jouissance charnelle forme t-elle seule le lien du Mariage ? Le sentiment du cœur n'attend rien des formules ni de la cérémonie : Nos bons Patriarches n'y apportèrent que de la candeur. La bone foi formoit le nœud, il étoit indissoluble ; le frein de l'apareil ne sert qu'à des hipocrites. Les jaloux font un grand tort en ce qu'ils font un trop grand cas de ce qui ne mérite ni estime , ni regrets.

M. F. D. B.





A U T R E R E P O N S E

A cette Question, *La Jalouſie eſt elle moins criminelle que l'Envie ?*

BIEN des gens confondent l'Envie & la Jalouſie ; elles ont en éfet beaucoup d'afinité ; néanmoins il y a quelque différence à faire entr'elles. L'Envie eſt cette paſſion maligne & rongeante, qui nous fait concevoir du chagrin du bonheur d'autrui, & qui nous porte à deſirer ce qui appartient aux autres. La Jalouſie eſt le déplaiſir que l'on a de voir poſſéder par d'autres ce que nous croions qui nous appartient, ou, la crainte que l'on a qu'ils ne jouiſſent des mêmes avantages que ceux dont nous jouiſſons, ou que nous pourſuivons. On eſt donc envieux de ce que l'on n'a pas, & jaloux de ce que l'on a, ou que l'on croit nous appartenir : Voilà la différence qu'il y a entre l'Envie & la Jalouſie, différence qui n'eſt pas grande, puisſque ces deux paſſions ont les mêmes objets, je veux dire, les biens, les avantages & la proſpérité de nos ſemblables, enſorte que la Jalouſie ne peut être conſidérée, que come une branche, une fuite & une dépendance de l'Envie ; celle-ci ſuppoſe néceſſairement l'autre.

On demande dans le Journal Helvétique, *si la Jalouſie eſt moins criminelle que l'Envie?* J'avoue, que quand on conſidère de près ces deux paſſions, leur principe, leurs états, la conformité qu'il y a entr'elles, il eſt aſſés difficile de ſavoir quelle eſt la plus condamnable; c'eſt-ce qu'on remarquera aſſés par l'examen que je vais faire des états qu'elles produiſent: Començons par ceux de l'Envie.

Un Envieux regarde toujours d'un œil malin la proſpérité des autres; elle excite dans ſon amé un chagrin qui le déchire & le tourmente. Tout ce qui arrive de diſgracieux à quelqu'un, eſt pour lui un ſujet de ſatiſfaction. Il meſure ſon bonheur ſur la miſère des autres, & ſa miſère ſur leur bonheur. Il ſe figure que les richèſſes & les honneurs ne doivent trouver place que chés lui; tout autre que lui eſt indigne de les poſſéder. Tous ceux qui proſpèrent, qui brillent, qui ſe diſtinguent, qui ſont dans une poſition avantageuſe, ſont l'objet de ſa haine: Des là, il ne ſouhaite rien tant que leur décadence, leur chute & leur ruine totale. Il ne ſauroit entendre publier le mérite & les qualités eſtimables d'une perſone, ſans être transporté de dépit. Il traite de médiocres, les talens les plus exquis; de bornés le génie le plus ſublime, & les connoiſſances les plus étendues. Tout ce que l'on dit de judicieux, tout

ée que l'on fait de louable, le mortifie, parce qu'il voudroit être le seul aux discours & aux actions de qui on applaudit. Il ne se plaît que dans le trouble & dans l'orage. Il empoisonne les meilleurs actions, interprète malignement les plus innocentes & répand du ridicule sur les plus sensées. Un Envieux n'est jamais content de son sort; l'état dans lequel il se trouve est toujours au dessous de lui; les biens & les avantages que les autres possèdent sont l'unique objet de ses desirs: Aussi-tôt qu'il a obtenu ce qu'il desiroit, il souhaite de nouvelles choses aussi peu capables que les premières, de remplir le vuide qui se trouve dans son cœur.

Tels sont en peu de mots, les pernicious effets que produit l'Envie: Tels sont les caractères odieux par lesquels on peut dépeindre un Envieux; sans cesse rongé par cette indigne passion, sans cesse déchiré par les chagrins cruels, sans cesse en proie à mille desirs, sans cesse dans le trouble, dans l'amertume & dans l'inquiétude.

Un homme dans tel état n'est jamais à lui-même; il n'y a point de passions dont il ne soit agité, point de vertus dont il ne soit l'ennemi déclaré; il est conséquemment capable d'une infinité de mauvaises actions: Témoin ces médifances, ces calomnies, ces inimitiés, ces colères, ces injustices, ces tra-

mes, ces conspirations, qui bien souvent doivent leur origine à l'Envie.

Le Jaloux, éprouvant les mêmes sentimens, la même passion, animé des mêmes motifs que l'Envieux, s'attriste, conçoit un déplaisir extrême, lors qu'il voit posséder par d'autres ce sur quoi il prétend avoir des droits : La personne qui se trouve dans le cas où il croit qu'il devrait être devient son ennemi ; il ne s'en entretient qu'avec peine, il ne la voit qu'avec répugnance, & loin de lui vouloir du bien, il cherchera à lui nuire par tous les moyens possibles. La crainte qu'il a, qu'on ne participe aux memes avantages que ceux dont il est revêtu, le rend triste, inquiet, mécontent. Ce n'est pas assés qu'il ait réussi dans quelque entreprise intéressante, qu'il se soit aquis les bones graces de quelque personne distinguée, qu'il ait été revêtu de quelque emploi, qu'une fortune aveugle lui ait distribué ses faveurs ; il voudroit être seul possesseur de ces avantages ; ils seroient moins grands, leur prix diminueroit à ses yeux, si d'autres en possédoient de la même nature : Il se figure qu'ils doivent le regarder à l'exclusion de ceux qu'il craint qui n'en jouissent : Il est constamment en haleine, pour épier leurs démarches, pour leur doner des entorfes & pour oposer des obstacles à leurs entreprises ; en un mot, il n'épargne aucun des

moïens qu'il croit les plus propres à les faire échoïer, fans respecter la Ké'igion, la bone foi & l'humanité. Un home qui est poussé par la Jaloufie peut empêcher ou renverser les établissemens les plus avantageux, mettre obstacle aux fortunes les plus brillantes, ternir les réputations les mieux établies, détruire les amitiés les mieux cimentées.

On peut aisément juger par le tableau que je viens de faire de cette passion, combien elle peut produire de maux, & causer de désordres. Mais est-elle moins criminelle que l'Envie ?

Je conviens qu'à ne considérer la Jaloufie, que relativement à certaines circonstances, elle est moins condamnable que l'Envie. Il arrive souvent qu'un home n'est jaloux, que parce qu'il est dans l'idée que les choses qu'un autre possède, doivent le regarder & lui appartenir préférablement à celui qui en jouit: Il y a des cas où l'on peut suposer qu'il a quelque lieu de croire, qu'on a travaillé à le supplanter, & qu'on a mis en œuvre certaines démarches pour le priver de ces choses là ; sans quoi, il se peut qu'il n'éprouveroit aucun déplaisir de voir qu'elles sont possédées par d'autres: Au lieu que l'Envieux desire des biens & des avantages, sur lesquels il fait qu'il n'a aucun droit, & qu'il s'attriste du bon-

heur d'autrui sans raison , ou sous les prétextes les plus frivoles & les plus odieux.

Mais si j'envisage la jalousie sous une autre face, c'est-à-dire, par rapport à la crainte qu'on a que d'autres ne soient rendus participants des mêmes avantages que nous, je ne trouve pas qu'elle difère essentiellement de l'Envie; elle peut être aussi criminelle. D'où vient qu'on voudroit être seul possesseur de certains avantages? C'est qu'on craint que les autres ne deviennent nos égaux, & qu'ils ne partagent avec nous l'estime, les égards & la considération du public. Un tel motif ne peut avoir sa source que dans l'orgueil, qui est un des principes de l'Envie. La différence que je trouve, à cet égard, entre l'Envie & la Jalousie, c'est premièrement, que les sentimens qui animent un jaloux, peuvent être moins vifs, moins actifs, moins constans, que ceux qu'éprouve un Envieux, parce qu'étant revêtu des mêmes avantages qui lui inspirent de la jalousie, il peut être retenu par cette considération: En second lieu, qu'un homme est poussé par l'Envie dans tous les états où il se trouve, tandis que suivant la définition que j'ai donnée de la Jalousie, on n'est jaloux que dans certaines circonstances particulières. Pourquoi PHILOTIME conçoit-il de la Jalousie de ce que PHLISTENE a gagné la faveur du premier Ministre de la

Cour, qu'il a obtenu quelque emploi, qu'il s'est distingué dans quelque rencontre? C'est qu'il est lui même dans le cas. Pourquoi EUDOXE est-il sans cesse enflamé du desir de ce qui appartient aux autres, & dévoré par le chagrin que lui fait éprouver la prospérité d'autrui? C'est que l'Envie est un feu qui le consume, come la rouille consume le fer: Qu'il soit revêtu, ou non, des avantages les plus considérables & les plus distingués; qu'il soit dans l'opulence, ou dans l'indigence, le bonheur de ses semblables lui blessera toujours la vûe.

Je borne ici mes réflexions, quoique je ne me fiata pas d'être parvenu au but, & d'avoir rempli les vûes de l'Auteur de la Question proposée: Il auroit sans doute souhaité qu'on eût discuté cette question avec plus d'étendue, de précision & de succès que je ne l'ai fait; mais pour cela, il faudroit un Ecrivain qui eût plus de lumières & de capacité que moi. Je ne me pique nullement d'être en état d'instruire les autres: Je n'ai eû d'autre but que celui de m'amuser & d'exercer mon esprit.



FRAGMENS HISTORIQUES.

V I.

F R A G M E N T.

eci- **E**SCULAPE, Roi de *Memphis*, est sans
 es contredit plus ancien que l'ÉSCULAPE des
 tiens Grecs : La Médecine peut donc passer pour
 une découverte des Égiptiens. Ils ne la
 purent cependant pas perfectioner, par la
 voie des Expériences ; les Loix l'avoient
 rendue trop dangereuse. Elles obligeoient
 chaque Médecin à ne s'appliquer qu'à la
 guérison d'une seule espèce de maladies &
 à s'en tenir aux recettes légales, qui étoient
 inserées dans les Livres sacrés. S'ils s'en
 départoient, ils étoient responsables de
 l'événement. Leur principe dominant
 étoit, que la plupart des maladies viennent
 d'un surchargement d'estomac, ainsi les
 lavemens, les vomitifs & la diette faisoient
 le fonds de toutes leurs Ordonances. Ils y
 ajoutoient certains rits mystérieux : Un
 Médecin ne parloit que d'Astrologie, d'in-
 fluence de Planètes, de Magie, de Démons
 tutélaires. On leur attribue encor, je ne
 fais quel préservatif universel, grand élixir,
 préparation

préparation chimique , faite avec la pierre philosophale , qui avoit la rare vertu de rendre la vie à un mort.

On a voulu prouver qu'ils étoient fort Anatom versés dans l'Anatomie , parce qu'ils avoient remarqué , qu'il y a un nerf particulier , qui va du petit doigt au cœur; qu'ils savoient par l'acroissement & le décroissement du cœur , pourquoi la vie humaine ne s'étend pas au delà d'un siècle. Le cœur d'un enfant d'un an , disoient-ils , pèse deux drachmes & ce poids augmente de la même quantité chaque année jusqu'à 50. ans. Dès lors il diminue avec la même proportion. Ou ces observations sont chimériques , ou il faut dire après MOLIERE : *C'étoit autrefois ainsi ; mais nos grands Médecins ont changé tout cela.*

Les Prêtres furent toujours les dépositaires des sciences de l'Egyp^{te}. Ils avoient divers Colèges. On inscrivit les principes des connoissances en partie sur des Colones, en partie dans les Livres Sacrés. La coutume de mettre des Inscriptions sur des piliers , fut bientôt imitée des Peuples voisins. Les plus fameuses de ces Colones savantes étoient celles de HERMES. PYTAGORE & PLATON ont lû tout ce qu'elles contenoient , & leur ont l'obligation de toute leur Philosophie. Les Livres sacrés

renfermoient non seulement ce qui avoit rapport au Culte des Dieux & les Loix , mais des Collections historiques & toutes fortes de sujets importans.

Entre ces Monumens literaires , les uns étoient clairs ; les autres obscurs & mystérieux. C'est qu'il y avoit une Science vulgaire , & une secrète : La première ouverte à tout le monde ; la seconde voilée & déguisée de mille façons.

Ils se servoient de trois différens caractères. La première sorte étoit des Hiéroglyphes d'animaux , des parties du corps humain, d'instrumens de Mathématiques. Nos Antiquaires ont ramassé une immense quantité de ces images , qu'ils expliquent peut-être avec plus de peine , que de succès. Les deux autres sortes étoient les Lettres sacrées & les vulgaires. Les sacrées étoient en usage dans les Régistres publics, & pour mettre par écrit les matières sublimes , abstraites , & regardées come très importantes. Les vulgaires étoient pour le comerce ordinaire de la vie. Elles sont perduës les unes & les autres, ou si la forme en reste dans quelques inscriptions , il est impossible de les déchiffrer. Tout ce qu'on fait , c'est que leur Alphabet étoit de 25 lettres , & que ces lettres alloient de la droite à la gauche. L'Alphabet Copte ne

contient aujourd'hui que des Caractères grecs , excepté sept, qui sont peut-être les seuls restes des anciennes Lettres Egiptiennes.

Leur Langue est sans contredit une des La L plus anciennes du monde , & probablement gue. c'étoit une Mère-Langue du tems de la confusion de *Babel*. Elle s'est conservée en partie chez les Coptes ; mais ils y ont mêlé plusieurs mots Grecs , Persans , Latins & Arabes : On parle même généralement aujourd'hui l'Arabe en Egipte.

En jettant les yeux sur la Carte , on aper- Come
çoit aisément combien la situation de cet admirable Pais est avantageuse pour le Commerce. Un Peuple aussi industrieux profita sans doute de bonne-heure de ces avantages. On assure que P S A M M I T I -
Q U E est le premier Roi du monde , qui ait ouvert ses ports aux étrangers ; mais cela ne prouve pas que les Egiptiens soient les inventeurs du Négoce , come ils le prétendent. Un principe de Religion leur donoit beaucoup d'aversiion pour la Mer , parce qu'elle engloutit leur *Nil*. Malgré ce scrupule , ils ne furent rien moins qu'ignorans en fait de Marine. Les Grecs même les reconoissoient pour leurs Maîtres dans la Navigation , & nous verrons le grand SESOSTRIS faire équiper une flotte

de 400. Vaisseaux , outre un prodigieux Nayire de bois de cèdre , long de 280. coudées , doré en dehors , enrichi d'argent en dedans , & dédié à OSIRIS.

Religion.

A ce détail , qui nous a présenté un Peuple actif , ingénieux , savant , modéré , ami des Loix , faisons en succéder un autre , qui va nous offrir tous les traits de la crédulité , de la superstition , de l'extravagance. Lisons le , & plaignons le malheur de l'homme abandonné à sa foiblesse & à son néant. L'Égypte eût plusieurs Divinités de différens ordre ; mais on y adora surtout ISIS & OSIRIS , c. à. d. selon l'opinion la plus vraisemblable , le Soleil & la Lune. Ces deux Astres passoit chés eux pour les grandes causes de la nutrition , de la génération , & pour la source des autres parties de la nature , qu'ils regardoient aussi come des Dieux. Tels étoient JUPITER ou la force vivifique des Créatures : VULCAIN ou le feu : CERES ou la Terre : OCCEAN ou le Nil , ou l'Humidité : MINERVE ou l'Air.

Outre ces Dieux célestes , ils en admirent encore de terrestres. C'étoient moins des Conquérens , que plusieurs de leurs Rois , qui avoient répandu des bienfaits sur le genre humain. Or quoique les Corps de ces Dieux mortels restassent dans

les Sépulcres, on croioit néanmoins que leurs Âmes brilloient dans les étoiles, par exemple celle d'ISIS dans le Chien, celle d'ORUS dans l'Orion.

Malgré ce Polytheïsme, on veut qu'ils aient reconu un Dieu suprême, Créateur & Arbitre du monde. Ils le nommoient tantôt OSIRIS, tantôt SERAPIS; quelquefois ISIS. On lisoit à Sais cette belle Inscription : *Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, & qui sera : Aucun mortel n'a encore levé le voile épais qui me couvre.* On voit encore de nos jours la suivante à l'honneur d'ISIS : *A toi qui étant une, es toute chose, la Déesse ISIS.* Il est constant que les Habitans de la Thébaïde n'adoroient que le seul Dieu éternel & immortel; distinction qui les aفرanchit des contributions qu'on païoit dans la Basse-Egypte pour l'entretien des Animaux sacrés. On ne peut pas toujours lutter contre l'exemple : Les Thébains se corrompirent enfin; on en vint même à la folie incroyable de se faire des Dieux des Animaux & des Végétaux : Une Ville adora le Crocodile, tandis que l'autre érigeoit des Autels à l'Ichneumon. Ici l'on invoquoit les Chiens, & là on les mangeoit. De la les animosités & les quèrelles entre les Villes voisines : Trait de politique des Rois, pour prévenir les féditiions géné-

rales, en semant ainsi les haines mutuelles, par la contradiction des Cultes.

RIS.

OSIRIS étoit présenté sous l'emblème d'un Sceptre & d'un œil, pour désigner son pouvoir & sa providence: Quelquefois sous celui d'un Faucon, à cause de sa vue perçante & de sa vitesse. Tantôt on lui donnoit une figure humaine très indécise, pour marquer sa faculté générative; tantôt la forme d'un Taureau.

1.

ISIS se représentoit ordinairement comé une Femme, avec des Cornes de vache sur la tête, tenant dans sa main droite un Sistré, simbole du mouvement perpétuel de la nature, & dans sa gauche une Cruche, qui dénotoit la fécondité du Nil. Quelquefois, comé CIBÈLE, elle avoit le corps tout garni de Mamelles, parce qu'elle nourrit tout.

RAPIS.

SÉRAPIS avoit une forme humaine, avec un boisseau sur la tête, emblème de l'abondance. Sa main droite étoit appuyée sur la tête d'un Serpent, dont le corps étoit entortillé autour d'une figure à trois têtes, l'une de Chien, l'autre de Lion, la troisième de Loup. Dans sa gauche il tenoit une mesure de la longueur d'une coudée, comé pour mesurer la hauteur des eaux du Nil.

Dois je parler d'ANUBIS à la tête de

Chien, d'HARPOCRATE Dieu du silence, avec le doigt sur la bouche, d'ORUS fils d'ISIS & d'OSIRIS, peint come un enfant emmailloté; de CANOPUS, qui de Pilote du vaisseau d'OSIRIS devint un Dieu célèbre? Les Caldéens avoient porté le Dieu *Feu* dans toutes les Provinces d'Egipte avec un triomphe insultant. Il avoit consumé toutes les autres divinités. CANOPE seul vengea ses confrères. Un Prêtre le remplit d'eau du Nil, car ce Dieu n'étoit qu'un vase parfemé de trous; on les avoit fermés avec de la Cire dans cette occasion. Le feu fondit la cire & fut éteint.

De tous les Animaux sacrés, le plus ré- APIS
 véré étoit le Bœuf APIS. Il devoit naître d'une vache incapable de faire un autre veau, & conçu, disoient les Prêtres, au bruit du tonnerre. Il avoit le corps noir, excepté une tache blanche & quarée sur le front; la figure d'un Aigle sur le dos; un nœud sous la langue come l'escarbot &c. on lui sacrifioit des Taureaux choisis par le Sacrificateur avec la plus exacte précaution. Il les falloit nets, & sans le moindre poil noir. Dès que le Prêtre en avoit trouvé quelqu'un, tel qu'il vouloit, il lui attachoit un morceau de parchemin aux cornes, y mettoit son cachet & ordonoit qu'on le gardat. C'eut été un crime de sa-

crifier la victime sans ce fceau. Le jour du sacrifice, on allumoit d'abord du feu; on répandoit du vin sur l'animal; on prioit. Ensuite la victime étoit écorchée. On lui coupoit la tête, qu'on vendoit à quelque grec, ou qu'on jettoit dans la rivière, avec cette formule d'exécration: *Puissent tous les maux dont nous sommes menacés, retomber sur cette tête!* aussi ne mangeoit on point en Égypte la tête des animaux.

Quand le Bœuf APIS mouroit, tout le País étoit en deuil. On le pleuroit pendant quelque tems; on lui faisoit enfin de somptueuses funeraillies. Son successeur étoit nourri pendant 40 jours à *Nilopolis*. Les Femmes seules, entièrement nûes, avoient le privilège de l'y visiter; mais après ce tems, il ne leur étoit plus permis de le voir. De *Nilopolis* on le transportoit à *Memphis*, dans un superbe Vaisseau, & là on le plaçoit dans une Cabane dorée, au milieu du Bocage de VULCAIN.

La Fête d'ISIS se célébroit avec beaucoup de pompe. On jeunoit la veille. Un jeune Bœuf, dont on avoit ôté les entrailles & coupé les piés, le cou & les épaules, rempli de pain, de miel, de raisins secs, de figues, d'encens, de parfums, & arrosé d'une huile précieuse, étoit immolé à la Déesse; encore faloit il qu'il fut sans dé-

faut. Dans la Ville de *Busiris*, après ce sacrifice, les homes & les femmes se donoient la discipline; plus insensés encore, les *Cariens* se taillandoient le front avec des épées.

A *Bubastis* on célébroit la Fête de **DIA-** Fête d
NE. Le Peuple s'embarquoit, & sur ce **DIANI**
Vaisseau les femmes jouoient du tambourin, & les homes de la flute. On chantoit & l'on battoit des mains en même tems. Ils s'arêtoient à chaque Ville, & les femmes s'y montroient à nû. Arrivés à *Bubastis*, ils faisoient des sacrifices, où l'on confumoit plus de vin que dans tout le reste de l'année. Le concours montoit d'ordinaire à sept cent mille ames, sans les enfans.

Les Poètes satiriques ont acufé les Egip- Culte
tiens d'avoir enfin déifié les Oignons & les Plante
Poreaux de leurs Jardins. Une abstinen- & des
ce trop scrupuleuse à l'égard de certains Animaux
végétaux a sans doute doné lieu à cette raillerie piquante; mais ils rendirent certainement des hommages divins aux plus vils animaux, au Chien, à l'Ibis, au Crocodile &c. Logés magnifiquement, servis avec apareil par des gens illustres & d'un mérite distingué, ces Dieux n'étoient nouris que de mets exquis. On les lavoit dans des bains tiédes; on leur prodiguoit les or-

guens précieux , les senteurs odotiferantes , les parfums. Ils se couchoient sur des tapis somptueux ; ils avoient des terres destinées à leur entretien. C'étoit une distinction héréditaire & glorieuse de les garder. On punissoit de mort le profane qui osoit les tuer. Un Romain , qui eût le malheur de tuer un chat , ne pût échaper à la fureur, du Peuple. Dans les tems affreux de disette les Egiptiens aimoient mieux se manger les uns les autres , que d'atenter aux jours sacrés de ces Animaux.

En général on les pleuroit après leur mort. La perte d'un enfant chéri paroissoit moins douloureuse , que celle d'un Loup , d'un Ichneumon. A la mort d'un Chat , tous ceux de la maison se rasoient les sourcils : On ne faisoit plus d'usage de ses provisions. On se ruinoit sans ressource pour en décorer les ridicules funeraillles.

Les Prêtres Egiptiens ont toujours affecté de jeter un voile sur ce culte insensé. Il étoit fondé , disoient-ils , sur des mystères sublimes , qu'on ne pouvoit révéler sans crime. Plus heureux de nos jours , il a trouvé des Apologistes , qui nous débitent gravement , que ces hommages ne se rapportoient point aux Animaux eux mêmes , mais aux Dieux dont ils étoient les Symboles. La vîte percante & la vîtresse du

Faucon ; l'Aspic, qui seul entre tous les Animaux ne vieillit point ; le Crocodile, qui n'a point de langue, organe inutile pour la Divinité ; ce sont là, ajoutent-ils, des emblèmes frapans de la nature divine. Ils ont encore imaginé je ne fais quelle conformité typique de certains animaux avec quelques parties de la nature. Froides allusions, & qui d'ailleurs ne prouvent rien !

Parmi ces Animaux sacrés, on comptoit le Phénix, oiseau imaginaire, sur lequel on fait mille récits fabuleux. On le peignoit avec un plumage doré & de couleur cramoisi, avec la figure & la taille d'un Aigle : Il avoit la tête ornée d'une belle crête, la queue blanche, parsemée de plumes incarnates ; les yeux aussi étincelans que les étoiles. Après avoir fourni une carrière de 500 ans (d'autres même disent de 1000) il se faisoit un bucher de bois aromatiques ; il l'allumoit en battant des ailes, & s'y consumoit. De sa cendre naissoit un ver, qui devenoit un autre Phénix. Mais je m'arête trop longtems sur l'Histoire Egiptienne ; entrons en Europe.

Le premier pas que j'y fais ne me présente que des Peuples agrestes, des mœurs barbares, une triste anarchie. Les Grecs, dans leur état prinitif, ne me paroissent

qu'immédiatement au dessus des Bêtes sauvages. Les fruits , les herbes & les racines sont leur premier aliment. Il couchent en plein air , dans des creux d'arbres , ou dans des fentes de rocher , plus propres à servir de repaires aux ours , qu'à des hommes. PELASGUS leur apprend enfin à se bâtir de chétives cabanes , à se couvrir de peaux , à se nourrir de glands. Une taille gigantesque , des forces extraordinaires , les rendent insolens & cruels. Le vol & le brigandage les empêchent de cultiver leurs terres. Le partage de leurs jours demeure longtems désigné par le tems de veiller , & celui de dormir ; leur année par le tems de semer & celui de moissoner. Il y a bien loin de cet état grossier à cette supériorité de mérite , qui les rendra la Nation la plus libre & la mieux policée de la terre. Il faudra purger leur Pais de corsaires & de brigans , détroner des Tirans , jeter peu à peu parmi eux les fondemens des Arts , des Sciences , & des Loix. En attendant ces beaux jours , nous allons voir la Grèce partagée en divers petits Roiaumes , & ses Peuples croupir dans une ignorance profonde.

Le premier période de leur Histoire dans l'espace de 900 ans ne nous offrira que des récits fabuleux , des exploits frivoles de

Héros, des combats de Dieux. Les premiers traits de cette Histoire furent puisés dans des Langues amies des figures, des métaphores, des allusions hardies & tracés par des Poètes, qui emploioient des façons de parler frappantes & allégoriques: C'étoit sans doute pour faire une impression plus profonde, parce qu'ils chantoient leurs pièces en public: La honte de leur origine leur dicta tant des fables, peut-être plus que le vain amour de l'antiquité.

Dans cette première époque, la Grèce n'avoit certainement pas l'étendue, que les conquêtes & l'envoi continuel de plusieurs colones lui donèrent dans la suite. JOSEPH, & après lui BOCHART, prouvent très bien qu'ils tirèrent leur premier nom de JAVAN fils de JAPHET, car le nom de ce Patriarche lû sans points est *Ion*; on les désigna longtems sous le nom général d'*Ionnes* & les Grecs ont apellé jusqu'a ce jour leur langue *Javanith*.

LAUSANNE.



LIVRES NOUVEAUX.

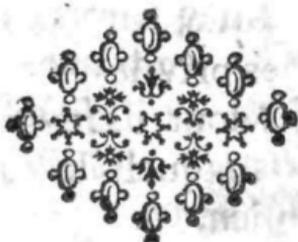
POUR faire mieux conoitre l'Ouvrage, que nous anonçames le mois dernier, sous le Titre d'*Essai Analytique sur les Facultés de l'Ame*, par M. Charles BONNET, nous avons crû devoir rapporter ici une petite Introduction de l'Auteur, que les Libraires ont fait imprimer avec la Préface & la Table des Chapitres, pour servir de Prospectus à un Ouvrage aussi intéressant par le fonds du sujet, que par la manière neuve dont il est traité. Nous croions que tout lecteur capable d'attention & de réflexion sentira le prix du travail de M. BONNET, & découvrira combien il peut contribuer à perfectionner nos idées & à répandre la lumière sur une matière environnée jusques ici des ténèbres les plus épaisses. Si, come cela n'est pas impossible, il fournissoit quelques nouveaux argumens aux partisans du matérialisme, il est bon d'observer, que les alimens les plus salubres peuvent être convertis en poison, en passant par des alambics envénimés.

La variété qu'exige un Journal, & plus encore la nature de l'Ouvrage, qui ne le rend pas susceptible d'extrait, nous oblige

malgré nous à nous borner à cette Introduction : La voici :

Quelle est la nature de nos Facultés ? Quels en sont les progrès , les bornes respectives , la dépendance réciproque ? Comment l'Homme passe-t-il de l'état d'Être capable de sentir , de vouloir , d'agir , à l'état d'Être qui sent , qui pense , qui veut , qui agit ? Que sont le sentiment , la pensée , la volonté , l'action ? En un mot , qu'est-ce que l'Homme ? Ce sujet intéressant est couvert de ténèbres si épaisses , qu'il seroit téméraire d'oser se promettre de les dissiper. Je ne veux donc qu'essayer ce que peut ici l'Analyse ; j'irai du connu à l'inconnu , du composé au simple. Je méditerai chaque sujet avec toute l'application dont je suis capable ; je le décomposerai le plus qu'il me sera possible , je l'anatomiserai. Je tâcherai de réduire mes idées à leurs petits termes , & de les enchaîner tellement les unes aux autres , que la chaîne soit par tout continuée. Je formerai des Hypothèses , & ces Hypothèses je ferai en sorte qu'elles reposent sur des Faits , & qu'elles en soient come les Conséquences naturelles. Je ne sais point encore où ma marche me conduira : Je la décrirai exactement. Je m'atens à rencontrer des précipices ; je m'arrêterai sur leurs bords , & j'y placerai des signaux. Peut-être m'enfoncerai-je dans un Labyrinthe plus tortueux que celui de DEDALE ; mais je ne craindrai pas de m'y égarer , parce que le fil dont j'aurai fait usage ,

me ramènera facilement au point d'où je serai parti. Peut-être ne découvrirai-je point les vérités que je cherche : Peut-être découvrirai-je des vérités que je ne cherche point : Peut-être enfin ne ferai-je que rapeller dans un nouvel ordre des vérités que je sais, & qui ont été traitées par divers Auteurs. Quoiqu'il en soit, je me rendrai attentif à tout ce qui s'offrira sur ma route ; rien n'est ici à négliger ; les plus petits Faits peuvent devenir féconds en conséquences. Je vais voïager dans les Terres Australes du Monde Métaphisique ; mais plus fidèle dans mes récits que la plûpart des voïageurs, je ne parlerai que de ce que j'aurai vû, & je dirai comment j'aurai vû : Je veux qu'on puisse revoir après moi, aller plus loin que moi, & me redresser par tout où je me serai trompé.



CORPS D'OBSERVATIONS

De la Société d'Agriculture, de Commerce & des Arts, établie par les Etats de Brétagne. Années 1757. & 1758. Rennes 1761.

CE n'est pas à la Brétagne seule à sentir les obligations qu'elle a aux Illustres Auteurs de la Société d'Agriculture, Arts & Commerce, établie dans cette Province. Outre l'exemple, qu'ils donent aux Citoïens des autres Païs, en cultivant, au fort même d'une Guerre sanglante, des Arts d'une utilité journalière, que l'on néglige souvent au sein de la paix; les expériences qu'ils comuniquent, les lumières qu'ils répandent par leurs Mémoires, méritent les éloges & la reconoissance de tout le public. Mais il est vrai que la France & leur Province en particulier en ressentent les plus grands avantages, par la généreuse protection que le Roi & les Etats leur acordent, & surtout par les privilèges, les pensions ou les récompenses dont ils favorisent les divers Etablissemens auxquels la comission de commerce a doné lieu.

L'avertissement qu'on a mis à la tête de ce Corps d'observations, prévient modestement le Lecteur sur la foiblesse des comencemens;

mais il fait très bien sentir combien une carrière aussi vaste que celle de l'Agriculture, des Arts & du Commerce avoit besoin du concours d'un grand nombre de personnes pour la fournir dans toute son étendue. L'Agriculture seule demande une longue étude pour en bien conoitre les vrais principes & la pratique. On ne manque pas d'idées ; mais elles sont éparçs ; & les personnes même qui les possèdent ne peuvent bien souvent en profiter ; le but de la Société est de recueillir ces connoissances, de les rapprocher & de les répandre. Les Membres qui la composent se regardent come les dépositaires des Instructions que leur fourniront des Citoyens éclairés, & amis du bien public. Ils y joindront leurs propres expériences, come le fruit des observations qui leur auront été adressées des divers Cantons de la Province ; & ce bien fera la récompense du travail de la multitude. Ce sera donc exactement l'ouvrage du public, réveillé & encouragé par les États. De tous ces matériaux bien digérés, la Société formera un Corps dont les parties seront liées. Elle assignera les principes qui doivent porter à certaines entreprises, ou en éloigner. Elle rendra compte de son travail aux États, afin que la Province puisse, par des encouragemens, faire prospérer ce dont l'utilité aura été reconüe, & employer son crédit pour

faire cesser les obstacles qu'une administration œconomique ne peut surmonter sans cet apui.

Le principal but de cet avertissement est d'inviter les Citoyens à grossir le dépôt des observations, & pour en fixer l'objet, on trace en peu de mots le cercle des Objets sur lesquels on attend les secours de ceux qui aiment leur Patrie, & qui se font un devoir & une gloire de la servir.

L'AGRICULTURE intéresse tout le monde, depuis le Souverain jusqu'au moindre de ses Sujets. Qu'on abandonne l'Agriculture, l'Etat sera sans revenus, & le sujet sans subsistance. Le Clergé, la Noblesse, le Tiers Etat, les Rentiers même, tous les ordres enfin ne se soutiennent que par le travail pénible des cultivateurs.

Les progrès, ou la décadence de l'Agriculture dépendent de plusieurs Causes. Les unes tiennent à la *Politique*, les autres viennent du plus ou moins de lumières dans la *Science œconomique*; d'autres enfin dépendent des méthodes qu'on suit dans le *Manuel des Opérations*.

Les principes politiques qui agissent sur l'Agriculture sont ceux qui opèrent nécessairement la dépopulation ou la pauvreté : C'est qui semble se rapporter immédiatement à tout ce qui s'oppose à la multiplicité & à la fécondité des Mariages, à l'augmentation du tra-

vail & de l'industrie. Si les matières demandent à être examinées avec profondeur, elles veulent être discutées avec beaucoup de circonspection. Le système politique d'un Etat embrasse toutes ses parties: Le lien qui les réunit doit partager son effort avec égalité; s'il se relâchoit sur certains points, ils cesseroient de tendre tous à un centre commun, & le déplacement d'une seule partie entraineroit le déplacement de plusieurs autres (*).

On peut réduire à l'œconomique de l'Agriculture ce qui intéresse directement les propriétaires dans l'administration de leurs biens. L'Agriculture ne consiste pas seulement

(*) Il semble que l'Auteur de l'avertissement ait eû en vûe l'imposition inégale ou trop forte des charges qui découragent l'Agriculteur, & afoiblissent l'Agriculture; vû qu'il propose ensuite come très intéressante une Table de comparaison; qui présenteroit les forces réelles d'un Canton, déterminé au comencement du Siècle, mis en parallèle avec son état d'aujourd'hui: Quelle étoit sa population, le nombre des Mariages, la quantité d'enfans qui naissoient, *la quotité des Impôts* que telle Paroisse portoit &c. pour en inférer jusqu'à quel point les Causes Politiques ont agi favorablement ou défavorablement sur la Paroisse ou le Canton qu'on auroit pour ainsi dire analysé. Il faudroit examiner en même tems s'il s'est établi dans le lieu quelque nouveau genre d'industrie, propre à y attirer des Habitans; si au contraire il s'est formé dans les environs des Etablissemens qui aient apellés les homes,

à bien cultiver; mais à cultiver les choses qui donent le plus de profit. Le'choix dans ce genre résulte de conoissances indépendantes des pratiques de l'Agriculture. Ainsi l'on doit faire beaucoup d'attention aux productions qui occupant beaucoup de bras, aquirént de nouvelles valeurs; à mesurer les entreprises, & en général tous les travaux sur la cherté des voitures & la facilité des exportations; à doner aux produits un débit sûr & facile.

On ne doit pas moins étudier la situation & l'exposition des lieux, les besoins locaux, le plus ou le moins de consommations, l'emploi des matières du crû du Pais.

L'article *des Engrais* est un des plus importants, & peut être des plus négligés. Il y a dans chaque Canton une proportion à établir entre la qualité & la quantité de ces Engrais, & la nature du sol labourable. Il y a de même une proportion à suivre, entre l'étendue du terrain à mettre en prairie, & l'étendue du terrain qu'on laboure. L'étendue des prairies doit être déterminée par la quantité de bétail qu'on doit entretenir; & le nombre du bétail dépend de la quantité d'Engrais qu'exige nécessairement la culture. Il y a d'ailleurs un choix à faire dans l'espèce du bétail relativement à la culture des terres; ce qui doit faire varier la proportion des prairies, parce que les différentes espèces d'Ani-

maux consomment plus ou moins de fourages, & fournissent plus ou moins d'Engrais. Quel fruit ne retireroit-on pas de déterminations fixes sur cette matière !

Ces observations économiques deviendroient plus intéressantes encore, par leurs conséquences, que la connoissance d'un procédé d'Agriculture pratique. Convaincre le laboureur de la nécessité de former des prairies artificielles ; fixer leur étendue proportionnelle avec les autres Terres ; c'est rendre un service plus important, que de décrire le procédé qu'on doit suivre pour former de telles prairies. On trouve des méthodes partout ; l'expérience apprend bientôt à les rendre parfaites, en les pliant à la nature du sol : Mais on ne trouve nulle part la quantité proportionnelle de terrain que les prairies doivent occuper (*).

La bone ou la mauvaise PRATIQUE ne contribue pas moins aux progrès ou à la décadence de l'Agriculture. Les laboureurs n'ont communément que des *routines*, qui ne paroissent au premier coup d'œil que des prati-

[*] Ajoutons pour notre Pais une autre proportion non moins importante, & presque entièrement négligée ; c'est celle du Bétail que l'on garde, avec les prairies que l'on a en propre.

ques machinales. Cependant on a eû souvent lieu de remarquer , que certaines pratiques de la Campagne , qui paroissent fondées sur une mauvaise théorie , sont justifiées par une longue expérience. L'Agriculture est nécessairement une routine entre les mains de ceux qui ignorent les principes physiques dont leur pratique est le résultat ; ignorance heureuse pour un Pais auquel il importe autant de n'avoir qu'un petit nombre de Phisiciens, que d'avoir un grand nombre de laboureurs. Une routine, fondée sur de bons principes ignorés du laboureur, est tout ce qu'on peut desirer de mieux pour l'Agriculture : Mais les causes physiques sont si diversifiées ; tant de circonstances souvent difficiles à apercevoir , concourent à rendre les pratiques avantageuses ou nuisibles , que les routines qui ne sont introduites que par imitation peuvent être acompagnées d'ineptie. Il faut alors les changer.

Chacun croit que les cultures qu'il a pratiquées ou vû pratiquer renferment tout l'Art de l'Agriculture : Aussi trouve-t-on une multitude de personnes qui pensent de très bonne foi n'avoir rien à apprendre sur un Art si étendu , & même être en état de doner aux autres d'utiles leçons. Cette confiance , quoique très naturelle , puisqu'elle est presque générale , est blamable , en ce qu'elle nuit aux

progrès de l'Art. Elle empêche les lumières de s'étendre. Resserré dans le cercle de ses connoissances , presque personne ne profite de celles d'autrui. Cependant un petit nombre de réflexions conduiroient à dissiper une erreur qui est si comune.

La diversité des Terres est presque infinie , & celles qui se ressemblent le plus à certains égards , demandent souvent des pratiques de culture différentes, & quelquefois opposées. Comment seroit-il possible à une personne qui ne s'est appliquée qu'à l'Agriculture d'un petit Canton , d'avoir des idées nettes sur les principes de l'Agriculture générale ? Et sans ces principes , comment peut-on juger si on tire de ses terres tout le parti qu'on en peut tirer ?

Il faut avouer aussi, qu'il y a des cultivateurs qui ont raison de se croire très bien instruits par rapport aux Cantons qu'ils habitent; come il y a des Cantons cultivés avec autant d'intelligence que de succès.

Pour profiter des lumières de ceux qui ont pris la bone route , & y ramener ceux qui s'en sont écartés, ou qui ne l'ont jamais connue, il seroit à souhaiter que des personnes choisies fissent une exposition simple , mais détaillée, de tout ce qui entre dans l'Agriculture de leur Pays : Il faudroit que l'on y trouvât une idée suffisante.

De la nature des terrains, & de leur exploitation.

De la manière de labourer ; des instrumens que l'on y emploie ; du nombre de labours usités pour chaque genre de culture ; & des saisons qui leur conviennent.

De la qualité des grains & des graines qu'on y sème, & de la quantité qu'on y emploie dans une étendue déterminée.

De la quantité qu'on y recueille, & de la manière dont se font ces récoltes. Si l'on fauche, ou si l'on moissonne ? Comment on lie les gerbes ; comment on les garantit de l'humidité ? &c.

De la nature des prairies, de leur proportion en étendue avec les terres labourées.

Des espèces de bois qui réussissent le mieux, & de la méthode qu'on suit pour leur rétablissement.

Enfin de tout ce qui est l'objet des Agriculteurs.

Les détails dans lesquels on vient d'entrer, quoique très abrégés, prouvent que c'est par amour pour le bien public, que la Société desire de conoitre exactement l'état de l'Agriculture de la Province. Les Citoyens éclairés savent à peu près ce qui manque dans le Canton qu'ils habitent ; la nature des secours qui y seroient nécessaires ; ce qu'on y fait, ce qu'on pouroit ou ce qu'on devoit y faire. On les supplie avec instance de communiquer leurs observations & leurs vûes. Tout

le monde est intéressé à grossir un dépôt, qui n'a été établi que pour le bien commun, & qui rendra au centuple les instructions que chaque particulier y aura versées.

LES ARTS ouvriraient une carrière bien vaste, si on prenoit ce terme dans le sens qu'on y attache ordinairement. Dans les vues de la Société, on ne doit envisager que les Arts placés entre l'Agriculture & le Commerce. Elle n'étend pas le mot d'*Arts* au delà de ce qui regarde le labourage, les préparations des matières du crû, leur fabrication & leur apprêt; les machines qui peuvent faciliter la culture, les préparations, les manufactures, la navigation. Entre les observations qui seront présentées à la Société, elle préférera toujours celles qui auront une application prochaine à des objets d'utilité établis ou ébauchés. Ainsi des instrumens de labourage ou de culture plus simples & plus comodes, des moulins à huile, à sève, à papier; des machines propres à abrèger le travail des Artisans, & des Fabriquans; l'introduction de nouvelles industries, en linge ouvré, petites étofes de fil ou de laine; voilà ce qu'elle desire le plus de voir s'accréditer ou s'établir. Ce n'est qu'après avoir porté à la perfection les Arts qui font subsister la multitude, qu'on doit songer à ceux qui demandent une dexté-

rité & des conoissances dont la plûpart des homes ne font pas capables.

Au reste, on peut contribuer au progrès des Arts, sans s'apliquer aux machines & aux instrumens des Artistes & des Artisans. Par exemple, ce seroit travailler pour les manufactures de toiles que d'examiner si la manière de cultiver & de préparer les charvres & les lins, de blanchir les fils &c. n'en altère pas la qualité, soit du côté de la force, soit du côté de la souplesse. Il peut s'être glissé des erreurs, ou même des abus dans la fabrication, qui nuisent à l'ouvrier & à son débit. Le bien public demanderoit qu'ils fussent connus. Les observations de cette espèce ne sont minucieuses qu'en aparence; tout ce qui peut conduire au bien général est digne de l'attention d'un Citoyen.

Quant au COMERCE, il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir qu'il s'étend à tout, & que par conséquent il intéresse tous les homes. Il est vraisemblable que la vigilance de la Société tombera particulièrement sur ce qu'on nomme *Comerce intérieur*. Malgré la capacité des Négocians, l'établissement de la Société peut leur être utile en leur épargnant des discussions qu'ils abandonnent souvent, pour ne pas s'écarter de leurs travaux. Les Comerçans ne voient comunément leur objet qu'en grand; l'utilité publique veut qu'on

leur épargne toute distraction; & ce fera pour eux un grand avantage de donner toute l'activité possible au Commerce intérieur, parce qu'il fortifie à plus d'un égard le Commerce extérieur ou d'exportation.

On verra par l'ouvrage de la Société que si elle n'a vû qu'une partie du bien qu'on peut faire, elle n'a détourné les yeux d'aucun des objets qu'elle a pû observer, ou qu'on lui a fait apercevoir. On rassemblera de nouveaux faits, les avis, les instructions, les plaintes même sur ce qui embarasse le Commerce.

Plus il est difficile que le Commerce se soutienne également, plus il est nécessaire que ses variations soient observées avec persévérance: Sans cette application, un faux pas en entraineroit mille autres, & le mal pouroit devenir irrémédiable, avant que d'être aperçû. La Société désire donc extrêmement, qu'on lui comunique tout ce qu'on croira pouvoir augmenter le bien, arrêter ou prévenir le mal sur cette matière. Si l'on avoit besoin d'exciter les Patriotes à donner des instructions & à comuniquer leurs vûes, il fufiroit sans doute de leur montrer les délibérations des Etats, sur ce qui compose le Corps d'observations de la Société; ils y verroient avec quelle facilité la Province acorde des secours, & prête son apui à tout ce dont le public peut profiter. Ses bienfaits anoncent à ceux qui souffrent,

qu'ils n'ont qu'à montrer leurs besoins pour être secourus , & qu'ils ne pourront s'en prendre qu'à eux mêmes , si les obstacles, que trouvent trop souvent le zèle & la bonne volonté, ne sont pas aplanis, lorsqu'ils seront de nature à l'être.

On a crû devoir présenter ici l'abrégé de ce qui occupe la Société. Les personnes instruites verront avec plaisir qu'on entre dans la carrière qu'elles ont fournie ; celles qui ne le font pas gagneront peut-être beaucoup, à apprendre que la Province a les yeux ouverts sur tout ce qui peut contribuer à la rendre florissante , & qu'elle récompense ceux mêmes qu'elle invite à s'enrichir.

Le zèle de la Société pour le bien public l'engage à prier ses Lecteurs de s'occuper plutôt de ce qui devoit-être dans ce Corps d'observations, que de ce qui s'y trouve en effet. Plus on sera étonné en voyant des commencemens si foibles, (ajoute modestement l'Ecrivain de cette Illustre Société,) plus on sera porté à secourir des Citoyens qui demandent au nom du public l'assistance de tous ceux qui peuvent les éclairer. Ils n'ont garde de proposer comme une invitation leur propre reconnaissance , mais celle du public, qui, appréciant les homes par le bien qu'ils font, peut seul récompenser dignement ceux qui se

rendent les bienfaiteurs de l'humanité (*).

On prétend, (ajoute l'Auteur) qu'un assez grand nombre de Citoyens, éclairés par une longue expérience, privent leurs Compatriotes d'excellentes observations, par des motifs que la Société a bien de la peine à supposer. Les uns, dit-on, sont arrêtés par le défaut d'habitude à écrire les choses qu'ils exécutent le mieux. D'autres à qui leurs affaires laissent peu de momens libres, n'en trouvent point pour porter ce qu'ils ont écrit au degré de correction qu'ils sont capables d'y donner, & sans lequel ils se font une peine de pro-

(*) La Société de RENNES, en donant elle même le plus beau modèle de zèle, d'application & de modestie, propose aux Grands Seigneurs de tous les Etats un exemple à suivre, dans la conduite qu'a tenue à son égard M. le Duc d'AIGUILLON, Gouverneur de la Province. Cette Société se fait un devoir d'apprendre au public, l'intérêt qu'il a pris à son établissement ; l'empressement avec lequel il en a fait autoriser les Assemblées par un Brevet de S. M. l'attention qu'il a à exciter le zèle & des associés & de ceux qui peuvent concourir aux progrès de leur travail ; les démarches qu'il a bien voulu faire pour appuyer les vues dont il a reconnu l'utilité ; les soins qu'il s'est donné personnellement pour éclairer la Société par des instructions qu'elle n'auroit pu se procurer ; tout se reunit pour lui assurer une reconnoissance égale à son amour pour le bien public.

duire leurs observations. Ces personnes ignorent, ainsi il est juste de les en avertir, que le stile est ce qui intéresse le moins la Société. Des observations, des faits, des expériences, des vûes, voila ce qui attire son attention; la manière dont elles sont écrites n'ajoute ou ne diminue rien du cas qu'on fait de la pénétration, du Jugement & de la droiture de cœur de ceux qui écrivent. Les gens sensés jugent les ouvrages, come ils jugent les homes, par leur valeur intrinsèque. Le Mémoire le plus mal écrit seroit certainement le plus estimé, s'il contenoit plus de bones choses que les autres. Que cet encouragement est généreux, de la part de ceux qui écrivent d'une manière si pure & si élégante?

Les Etats n'ont envisagé que le bien public en instituant la Société. S. M. l'a autorisée come un Etablissement dont l'objet ne peut être que fort utile à la Province & à l'Etat. Voilà le but que doivent envisager continuellement ceux que la Province a honorés de son choix. C'est leur Titre, pour espérer qu'ils seront encouragés & secourus par les personnes qui savent voir & sentir les besoins de leur patrie.

L'*Avertissement* dont on vient de donner l'extrait est suivi d'une histoire abrégée de l'excellent Etablissement qui y donne lieu, tiré des Régistres des Etats de Brétagne.

Ces Etats ayant nommé le 11. Décembre

1756. une Comission pour le Commerce, composée des trois Ordres, du Clergé, de la Noblesse, & des Députés des Villes de la Province, aiant à leur tête M. l'Evêque de ST. MALO, cette Comission ne fit pas longtems attendre les fruits du zèle qui l'animoit. Déjà le 28. Janvier 1757. elle représenta aux Etats par un Mémoire, *qu'aïant eu conoissance d'un excellent Mémoire de M. MONTAUDOUIN sur l'Agriculture, les Arts & le Commerce, dans lequel il proposoit, come très utile, l'établissement d'une Sociésé qui feroit son étude de ces trois objets, elle avoit jugé que rien ne pouvoit être plus avantageux à la Province que cet Etablissement. S'il y a (dit ce Mémoire) un moïen de tirer nos Cultivateurs de la létargie ou ils sont plongés, & d'animer nos Artistes, c'est sans doute de les faire instruire par des personnes pour lesquelles ils ont du respect & de la confiance. L'expérience démontre que les laboureurs peuvent adopter des pratiques nouvelles, quand l'utilité en est prouvée. Ils ont besoin d'être instruits, plus encore par des exemples que par des leçons; l'un & l'autre sera l'objet principal de cette Sociésé. Elle seroit composée dans chaque Evêché de six personnes choisies, sans distinction d'ordre, parmi les Sujets que l'on auroit lieu de juger, par leur état ou leurs occupations, être le plus au fait de chaque maniere. On chargerait ces Commissaires d'examiner*

l'état

l'état de ces trois parties &c. Ils correspondroient avec le Bureau général qui seroit établi à RENNES : Ils se comuniqueroient respectivement leurs observations, surtout celles qui peuvent être d'une utilité générale, & se doneroient mutuellement les instructions relatives aux objets dont ils seroient chargés. On exhorteroit les Commissaires à faire des expériences, à les suivre avec attention, & à faire part de leurs succès. Chaque Membre seroit obligé de remettre au Bureau général, avant la tenüe prochaine, un Mémoire sur quelque partie de l'Agriculture, du Commerce ou des Arts. Ces Mémoires y seroient lûs, examinés & comparés, & mettroient le Bureau général à portée de fournir aux Etats un Corps d'observations très précieuses sur des objets si intéressans, & trop négligés. Les Etats auroient des conoissances sûres, pour encourager les entreprises qui mériteroient de l'être, pour exciter l'émulation, & porter dans peu d'années l'Agriculture, les Arts & le Commerce au plus haut point où ils puissent parvenir. C'est par une Société pareille que l'Irlande, qui étoit vue des plus pauvres contrées du Monde, est devenue très florissante. Cette Société a fait distribuer des instructions & des récompenses, & l'Irlande a pris une face nouvelle.

Les viës que répandroient sur les Arts, & sur les Manufactures tant de personnes éclairées, produiroient les plus heureux effets; les Artistes

aprendroient promptement les pratiques utiles des autres Païs ; ceux d'entreux qui se distingueroient par leurs talens , obtiendroient une consideration , qui en est la plus agréable récompense.

Tel étoit en précis le Mémoire qui fut présenté aux Etats de Brétagne, qui l'approuvèrent sans balancer dès le même jour ; en conséquence dequoi ils chargèrent la même Comission du Commerce de dresser un plan qui réglât les occupations & la correspondance des Associés, & d'indiquer aussi à l'Assemblée les sujets qu'elle croiroit les plus propres pour cette Comission. Et come rien n'est plus propre à soutenir le zèle des bons Citoïens , que l'aprobation des Supérieurs, les Etats apprenant que le Mémoire qui venoit de leur être présenté étoit de M. de PONTUAL de l'ordre de la Noblesse, fécondé par M. de PREMION, Maire & premier Député de Nantes , cette Illustre Compagnie les remercia de leur empressement à se rendre utiles. Le 2. fevrier 1757. la Comission du Commerce présenta à l'assemblée des Etats le projet de réglemens qu'elle avoit dressé, en exécution de la délibération du 28. Janvier. Il contenoit 14. Articles. On y déterminoit les Bureaux , les lieux & jours d'assemblée , à une fois par semaine pour celui de Rennes , & deux fois par mois pour les Bureaux correspondans de chaque Evêché. On y laissoit à

chaque Associé la liberté de travailler sur la partie qui seroit le plus de son gout. On obligeoit chaque Membre de ces divers Bureaux de remettre à celui de son diocèse, avant la prochaine tenue des Etats, un Mémoire détaillé sur quelque partie de l'Agriculture, du Commerce & des Arts. Tous les Citoïens étoient invités à leur remettre des Mémoires sur ces objets. Les Associés de chaque Evêché devoient avoir un Régistre pour chaque genre, dans lequel seroient inserés par extrait les Mémoires dont les originaux seroient conservés. On devoit envoïer au Bureau de RENNES, trois mois avant la tenue des Etats, les Articles qui pouroient mériter leur attention, & les Associés de Rennes devoient en former un CORPS D'OBSERVATION propre à être présenté aux Etats. Le Bureau de Rennes étoit choisi pour le centre de la correspondance générale, d'où les observations intéressantes seroient répandues dans la Province. Quand une pratique auroit été reconüe bone, chaque Commissaire devoit s'attacher à la repandre dans son Canton, en l'éprouvant lui même, en engageant ses amis à la suivre, & surtout en en démontrant aux laboueurs ou artistes les avantages.

La Comission du Commerce présenta en même tems par M. l'Abé de NÔTRE DAME de Ville-neuve une liste des sujets qui avoient été jugés propres à former la Société, au nombre de

fix par chaque Evêché; les dits Evêchés au nombre de neuf, favoir *Rennes, Nantes, Vannes, Quimper, Saint Malo, Dol, Saint Brieux, Treguier, & Léon.*

Les Etats aprouvèrent également le projet de réglemeut & la liste, & après avoir remercié Mrs. de la Comission du Commerce, ils ordonèrent que le Mémoire & le Règlement fussent envoiés à tous les Membres de la Société pour s'y conformer.

Il ne manquoit plus que l'aprobation formelle du Roi, qui sur le compte que le Duc d'AIGUILLON en rendit à S. M. confirma celle des Etats par un Brevêt du 20. Mars 1757. dans lequel S. M. *jugéant à propos d'autoriser & d'encourager un établissement, qui ne pouvoit être que fort utile à la Province & à l'Etat, permet aux Associés agrégés par les dits Etats de s'assembler dans les tems, les lieux, & en la manière portée par le dit Reglement &c.*

Mais des Patentes n'auroient pas suffi pour en accélérer le succès, si l'on n'y avoit annexé des secours & des recompenses, & c'est ce que les Etats firent avec une générosité & une promptitude dignes des plus grands éloges, sur les observations de la Comission du Commerce, déjà le 10. Février 1757.

I.

Aiant été représenté, que les Arts ne pouvoient être perfectionnés sans le Dessin, &

que les Villes de *Rouen* & de *Rheims* avoient fondé par ce motif des Ecoles publiques pour l'enseigner & doner de la vogue aux Manufactures, les Etats de Brétagne instituèrent deux Maitres de Dessin, l'un à *Rennes* & l'autre à *Nantes*, avec pension de 500. livre à chacun, pour doner quatre jours de la semaine, & trois heures par jour, des leçons publiques à tous ceux qui se présenteroient pour en recevoir. (*)

II.

Pour perfectioner la Manufacture des Toiles, de façon à étendre l'Agriculture & le Commerce, les Etats fondèrent un prix de 300 Liv. en faveur de celui des Fabricans de la Province, qui auroit le mieux imité la qualité, longueur & largeur, le blanc & le pliage d'une pièce de toile de Hollande de la première qualité, dont il seroit déposé un Coupon pour modèle, dans les principaux lieux de Manufacture; & un prix de 200. Liv. à celui qui auroit le mieux imité une pièce de la seconde qualité, en justifiant que la Toile eut été fabriquée dans la Province, & avec des fils du Pais.

III.

Pour augmenter & améliorer les Manu-

(*) Il a été fondé ensuite une troisième Ecole de Dessin à *St. Malo*.

factures de Papier, actuellement grossières & insuffisantes pour employer les matières premières de la Province, les Etats ordonnent, qu'il soit doné à ces Manufactures des instructions suffisantes sur leur fabrication, & déposé dans les principaux Moulins à papier, des modèles de celui de *Hollande* & de *Gênes*; & que celui qui les auroit le mieux imité fut récompensé aux Etats suivans.

IV.

Le Sr. LE COCQ aiant établi une Manufacture de Couvertures de laines de la Province, ce qui les procure à meilleure marché & dispense de les tirer de l'étranger; pour encourager & étendre cette Fabrique, les Etats accordent au dit Sr. LE COCQ une somme de 1000. Liv. outre celle de 500. Liv. payable à la fin de l'année courante 1757. & pareille somme à la fin de l'année 1758. en prouvant par certificats, avoir formé chaque année dans sa Manufacture six Elèves choisis dans les Hopitaux par Mrs. de la Société des Arts.

V.

Pour favoriser l'établissement des Prairies artificielles en *treffe* apellé *Tremeine*, des gros Navets d'Angleterre apellés *Turneps*, (*)

(*) Les essais des Associés ont produits des Navets de 21. & jusques à 24. pouces de tour, du poids de 5. à 6. livres.

de la *Garence* & du *Pastel*, les Etats ordonnent à leur Procureur Général de se procurer, & faire imprimer, aux fraix des Etats, les Mémoires instructifs, sur ces diverses cultures, les répandre dans la Province, faire venir des graines de ces diverses plantes, & les distribuer au prix coutant.

V I.

Sur la proposition d'encourager les Fabricans en Draps à atteindre la perfection de ceux de *Lodève* & d'*Elbeuf*, les Etats font déposer des Coupons des dits Draps dans les principaux lieux de fabrique, pour servir de modèle, & promettent une récompense de 10. liv. par pièce à tous les Fabricans de la Province, qui l'auront bien imité.

V I I.

Aiant reconu l'utilité d'un métier à deux Navettes, (*) sur lequel le même Ouvrier fabrique à la fois deux pièces de toile, & vu l'offre de M. DU SEL DES MONTS de former anuellement trois Elèves pris à l'Hopital; les Etats ordonnent, qu'il sera donné à chacun d'eux un métier garni, coutant 70. liv. pièce.

V I I I.

Pour favoriser l'emploi des laines du Pais,

X 4

(*) On l'appelle la *Navette Angloise* Ce métier fit en 8. jours, & très bien, 2. pièces de toile, qui en eussent pris 14. sur un métier ordinaire.

& encourager l'imitation des Etamines du Mans, les Etats attribuent une recompense de 40. fols par chaque piéce de 40. aunes, qui imitera bien un coupon doné pour modèle; outre un prix de 50. liv à celui qui aura le mieux réussi.

IX.

Pour l'invention d'un Rouët sur lequel la *Dlle. VINDACK* file des deux mains à la fois, les Etats lui font une récompense de 24. liv. pour chaque Elève qu'elle formera jusques au nombre de douze, & acordent un Rouët à chacun de ces Elèves.

X.

Pour animer la fabrication des chapeaux fins, au lieu des grossiers qu'on faisoit actuellement, les Etats promettent le 4. pour cent de la valeur, aux Ouvriers qui fabriqueront dans la Province des chapeaux de Castor, de même qualité que ceux de Paris, & le 2. pour cent pour des demi Castors de la même qualité.

XI.

Pour encourager l'exploitation des mines de Charbon de terre, les Etats chargent leurs Députés à la Cour, de solliciter fortement la suppression des privilèges acordés à ce sujet, come contraires à la disposition de la coutume &c.

XII.

Come il fort de la Province de grosses formes pour les pierres de moulage, les Etats voulant exciter la recherche des carrières des dittes pierres promettent 2000. liv. pour les cent premières paires de meules, qu'on aura tiré dans la Province, & 1000. liv. pour la seconde centaine.

XIII.

La graine de lin du Pais ne donant que de foibles productions, les Etats ordonent qu'il fera fait fonds de 6000. liv. pour en faire venir de *Riga* & de *Zelande*, pour être distribués aux Cultivateurs à 9. liv. le quintal par les Comissaires de l'Agriculture.

XIV.

Les Etats promettent une recompense à ceux qui auront fait des établissemens propres à fournir des farines semblables à celles de *Hérac*, qu'on préfère pour l'aprovvisionnement des Colonies, quoique faites avec des blés de Bretagne.

XV.

Item à ceux qui auront découvert de nouvelles carrières de pierre à chaux.

XVI.

Les Etats ordonent de solliciter à la Cour la franchise de tous droits sur la pêche des harangs, pêchés sur les côtés de la Province,

pour encourager & augmenter ce riche commerce.

XVII.

La Ville de *Marseille* aiant eu jusqu'ici le privilège exclusif du Commerce du Levant, auquel cependant elle ne pouvoit suffire, les Etats de Bretagne chargent leurs Députés à la Cour, de faire les plus vives instances, pour obtenir la liberté de ce Commerce, en demandant l'exemption du 20. pour cent sur les marchandises, qui seront aportées du Levant dans la Province &c.

XVIII.

Un Fabricant aiant offert d'établir une Manufacture de diverses étofes de laines, qui font partie du Commerce d'Angleterre, conformes à des échantillons donés; d'établir 70. à 80. métiers battans; de les entretenir pendant 10. ans; d'employer a cette fabrication deux tiers au moins de laines de la Province; de former chaque année 12. apprentifs dont 6. seroient pris dans les Hopitaux & 6. au choix de la Société des Arts; les Etats lui ont acordé une récompense d'un fol par aune d'étofe au dessous de 40. sols, de 2. sols depuis 40 sols jusqu'à 3. livres, & de 3. sols par aune du prix de 3. liv. & en dessus &c.

XIX.

La Comission de Commerce aiant fait conoitre, que les Marchands de draps, soieries &

merceries de la Province, & les Fabricans de draps & de petites étofes, fuportoient avec beaucoup de découragement une imposition de 4200. liv. qui se levoit sur eux chaque année par répartition, pour le paiement des Inspecteurs, Comis, fraix de Bureau &c. Les Etats ordonent, qu'il sera fait fonds de la sorne de 8400. liv. pour les années 1757. & 1758. à l'entière décharge des dits Marchands & Fabricans.

XX.

Les Etats éxemptent pendant 20. ans de toutes impositions réelles les terres nouvellement défrichées, & l'on demandera qu'elles ne soient point sujettes à la dime, pendant le même espace de tems; chargeant leurs Députés en Cour, de solliciter un Arrêt du Conseil à cet éfet, dont l'exécution comencera le 1er. Janvier 1757.

XXI.

Les Etats acordent l'encouragement d'un sol par mouchoir, & d'un sol par aune d'étofe de trois quarts de lé & au dessous, & de deux sols par aune au dessus de trois quarts de lé.

XXII.

Les Etats ont aussi acordé à diferentes Communautés, pour le rétablissement de leurs Ports, la sorne de 118000. liv. & ont nommé M. MAGIN, Ingénieur de la Marine, pour la direction des travaux des Ports & Ha-

vres, des Fontaines publiques, & dessèchemens des Marais.

Des délibérations de ce genre sont peut être les plus belles que les grands Corps d'une Nation puissent former. Un Etranger, qui n'a aucune part aux avantages qu'elles procurent, ne laissera pas d'en admirer la sagesse, la générosité & la promptitude. Il semble que les Etats de cette Province, ou les promoteurs de ces entreprises, aient craint de différer d'un instant le bonheur qu'elles devoient procurer. C'est sans doute aller à la vraie gloire, par la plus estimable de toutes les routes, que d'accélérer par des encouragemens, des secours & des bienfaits, des travaux qui doivent rendre les peuples heureux.

Mais que pourroient faire les Compagnies, & les Souverains même, par des libéralités si bien entendues, si des Citoyens éclairés & zèles pour le bien public, n'y joignoient leur activité pour lever les difficultés de l'exécution. C'est là sans doute le grand but des Sociétés, qui se consacrent à l'Agriculture, aux Arts & au Commerce. Choisir les objets, éclairer & varier les expériences, diriger les Entrepreneurs, vérifier les divers succès, rechercher les causes des échouemens, en découvrir le remède & le mettre en œuvre, faire naître le goût souvent caché, développer l'industrie, mettre les talens dans leur jour, atti-

rer les regards du Prince & ses largeffes fur tout ce qui le mérite; voilà fans doute de nobles & d'utiles fonctions à remplir, & Mrs. de la Société de Bretagne font leur éloge, lorsqu'ils difent dans *leurs observations préliminaires* „ que de telles Sociétés feroient par-
 „ tout, l'établiffement le plus utile, & le plus
 „ propre à fortifier les fources de l'aifance pu-
 „ blique, étant fur tout apuiées par des moïens
 „ fi prompts & fi éficaces.

On peut voir dans le premier volume d'observations de cette Illufre Compagnie, les heureufes fuites de ce concours de protec- tions, de libéralités & de foins. Tous les Articles délibérés conditionnellement par les Etats, furent mis fous fon infpection, & dès lors les Bureaux auxquels chaque objet reflortiffoit, entrèrent dans tous les détails. Ainfi le premier foïn du *Bureau de Rennes*, par raport aux Ecoles de Delfein fondées, à *Rennes* & à *Nantes*, fut d'examiner *fur quelle partie du Delfein, le Maître devoit donner des leçons à fes Elèves?* „ On croit devoir plutôt
 „ former des bons Artifans, que d'acroitre
 „ le nombre des Artiftes. Le fils d'un Ser-
 „ rurier, d'un Charpentier, d'un Maçon,
 „ qui deffineroit paffablement la figure; aban-
 „ doneroit la profeflion de fon Père, & vou-
 „ droit devenir Peintre ou Architecfe; le
 „ nombre des Artifans diminueroit; celui

„ des mauvais Artistes, déjà trop grand, croi-
 „ troit encore : Les Ouvriers demeureroient
 „ dans l'état d'incapacité d'où les Etats s'é-
 „ forceroient de les tirer.

„ On jugea donc, qu'on devoit regarder
 „ come les meilleures leçons, celles qui de-
 „ viendroient d'une utilité plus générale.
 „ Le Maître fut donc chargé d'apprendre à ses
 „ Ecoliers, à tracer des surfaces régulières ;
 „ des assemblages de charpente, de ferrurerie,
 „ de menuiserie; des coupes de machines; des
 „ machines entières, come un Moulin à blé,
 „ un métier de Tisserand ; des pièces d'Hor-
 „ logerie &c, & enfin quelques morceaux
 „ d'ornement.

„ Le Maître n'a pû cependant suivre à la
 „ rigueur le plan qu'on lui avoit tracé. Les
 „ Elèves se sont atachés par préférence à des-
 „ siner des fleurs & de l'ornement. Peut-
 „ être eût-il été dangereux de contrarier leur
 „ goût, avant que l'École de Dessin fut assés
 „ affermie. Le Bureau permit au Maître de se
 „ prêter aux circonstances.

„ Il donna successivement des listes de ses
 „ Ecoliers ; la dernière contenoit les noms
 „ de 100 Elèves, avec des Dessins de leur fa-
 „ çon, pour faire juger de leurs progrès.

„ Le Bureau de *Nantes* a permis au Maître
 „ de Dessin d'enseigner indistinctement la
 „ figure, le paysage, l'ornement, la perspec-

2^e tive, & cette Ecole a presque toujours été
 3^e de 250. Elèves.

On donne cet Article pour exemple des attentions de la Société à faire remplir les vûes importantes des Etats. Tous les autres, concernant les toiles, les papiers, les draps & autres étofes, les chapeaux, les meules à moudre, les farines, la pêche, les métiers à introduire, les nouvelles plantes à établir &c. ont été suivis avec le même détail, aussi bien que l'épreuve des ouvrages auxquels on avoit attaché des prix. C'est de ce premier travail que la Société de RENNES rend compte au public sous le Titre d'*Observations préliminaires*, qu'elle a rendûes très intéressantes.

Ce qui suit dans ce 1^{er} Volume est le *Corps d'observation* que les Etats ont chargé la Société de lui présenter. Il est divisé en trois parties distinctes, l'*Agriculture*, les *Arts*, & le *Comerce*; mais elles contiennent trop de choses, pour les détailler dans cet extrait. Bornons nous pour le coup à réfléchir sur le goût qui paroît enchaîner aujourd'hui tous les Peuples civilisés vers de tels objets, & sur la marche que l'Esprit humain a tenu pour y parvenir.

Les premiers pas des Nations, qui sont devenues les plus polies, les plus industrieuses, & dès là les plus riches & les plus puissantes, ont été des efforts & des ébauches,

pour fortir de la barbarie. Elle règnoit dans les mœurs, dans la façon de penser, dans le langage, dans les travaux de l'esprit, & dans les chef-d'œuvres même des Arts. Nulle Philosophie pour régler l'ordre des idées, nulles règles pour les exprimer avec justesse. Peu de principes certains pour avancer dans la carrière des Arts. A peine comença-t-on à raisonner, qu'on bégaya ses raisonemens. De là tant d'Académies, qui ont occupé des générations entières à faire ou à dire des ouvrages, qu'on ne conoit plus; de là tant de livres, dont quelques uns ne subsisteront que come des monumens d'un loisir mal employé. Peut-être trouvera-t-on que ce mauvais goût a trop duré pour l'honneur du genre-humain: Mais combien de secouffes ne faloit il pas pour fortir de ce cahos! Combien d'effais infructueux pour le débrouiller! La marche de l'Esprit est bien lente vers le vrai & vers le beau, lorsqu'il est une fois asservi par les préjugés & par de mauvais modèles. Enfin la bone Philosophie a brillé; l'on a mieux pensé, & l'on a conclu qu'il faloit parler come l'on pensoit. Le stile a été débarrassé de ses faux ornemens, & de ses fadeurs; la clarté, une simplicité noble, ou une élocution nerveuse en a pris la place: Mais il faloit des objets dignes de leur expression, come il avoit été nécessaire d'avoir des

expressions

expressions dignes des objets ; & après beaucoup de tems perdu , l'on est venu à sentir , come si l'on eut été frappé d'un coup de lumière , que le génie n'étoit presque rien , s'il n'étoit employé à l'utilité publique. (*)

L'Angleterre , qui a donné tant d'apui à la Religion , qui est elle même l'apui de l'humanité , & à la bone Philosophie qui doit guider tous les Esprits dans l'aquisition des conoissances , a remis en honeur l'Agriculture , come le principe de tous les Arts , & le foutien de la vie.

L'Ecosse & l'Irlande imitérent son exemple ; des Sociétés de particuliers remplis de zèle , prirent à cœur de ranimer cette source de richesses , & les Parlemens de ces deux Roiaumes recompensèrent ceux dont l'industrie avoit augmenté la sorme des biens de leur Patrie.

L'Allemagne a conu depuis plusieurs années le prix de cette Science , produit d'excellens Ouvrages , & érigé nombre d'Ecoles pour l'enseigner. (**)

Y

(*) L'on excepte dans ce jugement les Académies de Sciences & un petit nombre d'hommes.

(**) M. Christian RICHART Associé de l'Académie des Sciences de Göttingen , dans un Ouvrage intitulé *Land und Garten Schatzes* , Trésor de

Le *Danemarck* & la *Suède* ont fait aussi de l'Agriculture un objet principal d'administration politique. Des Sociétés, des Académies, ont été instituées, uniquement pour veiller sur les progrès de cet Art si important : La *Suède* a même porté le zèle au delà des bornes, en employant la sévérité des châtimens pour exciter les Peuples à cultiver ; moiens toujours dangereux.

L'*Italie*, la fertile Italie a craint de ne pas suffire à ses besoins, & toute occupée qu'elle sembloit être des Sciences spéculatives & des Belles Lettres, elle a tourné plusieurs de ses Académies à des travaux purement utiles.

La *France*, enchantée pour l'ordinaire des Arts agréables, & éblouie par le succès de ses Manufactures, a adopté un peu plus tard, & par une forte d'émulation, la politique de ses voisins. Les Etats de Bretagne lui en ont donné l'exemple.

La *Suisse*, en maintenant au dehors sa réputation militaire par les Troupes qu'elle donne en vertu de ses alliances, & au dedans par la beauté de ses nombreuses milices, la

dé l'Oeconomie & du Jardinage, nous apprend, que dans la plûpart des Univerfités & Académies les plus célèbres d'Allemagne, il y a des chaires établies pour l'Agriculture & de savans homes pour l'enseigner ; come à *Rinseln*, *Halle*, *Francfort*, *Göttingen*, *Brunswick* & autres lieux.

Suisse dis-je , cultivoit déjà avec beaucoup d'intelligence les diverses branches de l'Agriculture , dans le sein d'une paix profonde , dont elle jouit par un suite de l'heureuse position de ses États, & d'une sage constitution ; mais bien plus encore par une faveur singulière de la Providence. De riches vignobles ; des champs fertiles ; d'abondantes prairies ; ses Alpes même , qui sous une couronne de neiges & de glaces éternelles, nourrissent une quantité prodigieuse de bétail , exercoient déjà les talens œconomiques de ses Habitans ; lors qu'une compagnie de Citoyens , zélés pour la prospérité de la Patrie , vient encore les animer par un nouvel Institut : Des prix décernés sur des sujets importans ; un Journal d'observation tenu avec soin , & un *Recueil de Mémoires sur l'économie Rurale* que l'on publie tous les trois mois ; des Sociétés correspondantes , qui vont à son invitation s'unir entr'elles & avec elle , pour s'éclairer mutuellement sur l'Agriculture , les Arts & le Commerce ; présagent à la Nation un nouveau genre de gloire & de nouvelles richesses.

Que l'on compare des Académies purement brillantes par des productions spirituelles , à ces sages Compagnies ; on n'aura pas de peine à sentir , quelles de ces associa-

tions méritent mieux la reconnoissance des vrais Patriotes, & de quels travaux se souviendra le mieux la Postérité.



AUX EDITEURS.

A l'occasion de l'Epigramme, qui a couru le jour de la réception de M. DE LA CONDAMINE à l'Académie Française.

M E S S I E U R S

VOUS avés raporté dans vôtre Journal du Mois de Février l'Epigramme faite lors de la réception de M. DE LA CONDAMINE à l'Académie Française & vous l'atribués, ainsi que tout le Public le faisoit alors, à M. PYRHON; mais il est à propos que vous soies informés qu'elle n'est point de lui & que M. DE LA CONDAMINE en est lui même l'Auteur. Come il est affés d'usage, à la réception d'un nouvel Académicien, de faire courir quelque pièce satirique, dans laquelle ordinairement le Réci-piendaire & l'Académie se trouvent égratignés, M. DE LA CONDAMINE, craignant que sa surdité ne dona prise à quelque Muse caustique, jugea à propos de la prévenir & se hata de faire la petite Epigramme dont il s'agit. Lorsqu'il a vû qu'elle avoit réüssi, & qu'on lui

en faisoit mystère , il s'en est déclaré l'Auteur , bien sûr que personne ne pouroit se persuader que le trait, qu'il porte sur l'Académie fut plus sérieux , que celui qu'il lance sur lui même. En éfet , ses sentimens pour l'Académie Françoise , & la haute idée qu'il s'est faite de ses occupations sont assés clairement exprimés dans son Discours de Réception , & apuiés de preuves trop fortes , pour pouvoir être mis au rang des Complimens ordinaires.

J'ai l'honneur d'être &c.

B * * *

ELOGE HISTORIQUE

DE MINOLET, MON CHAT.

Privé du jour à minuit le 15 de Mai de l'année courante 1761.

MINOLET nâquit une telle année, un tel mois, une telle heure, une telle minute, de l'an mille sept cent cinquante & tant, d'une Mère, Fille d'une autre Mère, issue d'une autre, ainsi d'autre en autre, elle remontoit jusqu'à celle de l'Arche, & celle-ci jusqu'à celle qui eût l'honneur distingué de miauler la première sur nôtre précieux globe terraquée,

sur lequel nôtre espèce triomphe, en réunissant toutes les qualités & les inclinations des animaux libres, répandus sur sa surface, qui ne sont pas absolument bêtes.

Il faut cependant convenir, que la généalogie de MINOLET n'ajoutoit rien à son mérite, parce que les Chats conviennent tous, qu'ils y ont le même droit, malgré la figure, la grandeur, la couleur, l'adresse, la force, la ruse &c. qui les distinguent dans différens climats. Jamais un Chat, parlant d'un autre, n'a dit que c'étoit un Chat de deux jours, comme la grandeur d'ame & la modestie engagent un homme à le dire d'un autre homme comme lui.

Les Chats s'en tiennent donc mordicus & grossièrement à ce qu'a dit le fameux Chef des Hébreux, non pas que les humains, plus éclairés, plus profonds & plus instruits, supposent sans cesse une nouvelle création, qui leur présente à tous momens des Ames de deux jours, c'est à dire créées depuis peu. Voici encore une différence notable. Les Chats ne comptent leur généalogie que par les femelles, parce que les mâles, qui sont de francs libertins, ne prennent aucun soin de la nourriture & de l'éducation de leurs enfans. Ils y a parmi nous beaucoup de Pères dans le même cas; mais nous ne sommes pas si bêtes que de pousser la raison jusqu'à ce point, parce que

la raison est déraisonnable, lorsqu'elle s'avise de choquer les idées & les notions, qu'on nous a fait prendre des choses, sans trop savoir pourquoi.

Dans les Indes orientales il y a des Roiaumes, qui en matière généalogique pensent précisément come les Chats, mais par un autre motif. Les enfans de la Sœur du Roi lui succèdent, à cause, dit on, que les enfans d'une femme, d'où qu'ils viennent, sont bien d'elle; mais de ceux du Roi, on n'en est pas à beaucoup près aussi certain. Décision admirable, qui fait un honneur infini au Beau Sexe, demême qu'à la sagacité du Législateur.

J'ai lieu de me flater que ces deux traits d'érudition feront plaisir a mes Lecteurs. Je ne suis pas de ces Auteurs qui, pour écrire avec plus d'aménité, préfèrent les trivialités & les lieux comuns bien tournés & bien arondis, a des vérités males, dont la force des expressions rendent les Lecteurs attentifs & curieux, ce qui les garantit du sommeil, que leur procurent souvent mes confrères.

Revenons à MINOLET. Son enfance fut remarquable par ses badinages gracieux & par un goût éfiené pour l'écriture. Il formoit des Lettres hébraïques & le Chifre des Francs-Maçons avec une facilité étonante. Tout étoit papier pour lui: Etofes, linges, tapiffe-

ries, paille cordée, bois, mains, visages, portoient des illustres marques de sa noble inclination. Une vertu poussée à l'excès dégénère en vice. On le corigea tout doucement de cette fureur d'écrire, beaucoup plus facilement qu'un Auteur au dessous du médiocre, qui ne fait que nous redire ce qu'on a dit cent fois, & qui faute de pouvoir tirer quelques pensées de sa débile cervelle, entrelasse ses frases usées, de citations l'une sur l'autre, cousues avec un fil que la saine raison n'a pas tordu.

Nôtre Chat, corrigé de ce petit défaut, prit goût pour l'étude. La Phisique le subjugua. Il n'étoit chairs, ragouts, beures, fromages, lards, dont il ne voulut conoitre les rapports & l'essence de leur composé; cette occupation studieuse & trop active, ne plaisoit point à la cuisinière. Les femmes ont bien une phisique pratique, mais la spéculation n'est pas de leur goût. Sur cette expectative, on fit une consultation, & l'on trouva des moiens heureux d'empêcher MINOLET de devenir trop grand Phisicien. J'en ai toujours conservé du regret, parce qu'avec le tems il auroit pu décider la pétulante quèrelle, à l'ocasion des pillules de Mrs. REINET & BIANCHI; spécifique admirable pour toutes sortes de maux, dans le tems qu'on en faisoit le magnifique éloge, que les disputeurs intéressés au débit,

avoient composé avec tant de soin & d'ardeur. Aujourd'hui, & depuis longtems, on n'en parle plus. Quel revers !

Détourné de l'étude & particulièrement de la physique, nôtre Héros prit le parti qui comence les grands homes, mais qui ne les finit pas. Ce fut la chasse & la guerre. Il ataqu d'abord, pour essaier ses forces, le Peuple Souriquois, ensuite la Nation Ratonique. Il étoit lui même le Général de l'Armée. Ses exploits remplissoient de leur bruit éclatant, toute la Maison & le voisinage. On ne parloit que de son courage & de son habileté. Si les Chats avoient eû des Gazetiers & des Auteurs courtisans, on l'eût apellé le GRAND MINOLET. Il mettoit tout en usage pour vaincre & parvenir à ses fins. Tromperies, embuscuscades, ruses, forces, célérité, retraites simulées, marches trompeuses, tout étoit de mise pour lui, s'il croioit y trouver son compte. Je donerois volontiers ici un détail de ses grandes actions, mais un Auteur célèbre de nos jours, m'a fait comprendre que les détails ne signifioient rien, qu'il suffisoit pûrement & simplement d'écrire l'histoire, suivant les idées nettes ou confuses qu'on en avoit, sans s'embarasser d'autre chose. Je cède à l'autorité ; mais il me reste un scrupule. Il me semble qu'en prenant ce parti, le titre de l'ouvrage devoit être : *Histoire des sentimens, des*

connoissances & des lumières de M. un tel sur l'histoire. Cela couvrirait bien des défauts & peut être des travers, puisqu'en ne disant que ce que l'on fait, on n'est pas obligé de dire ce que l'on ne fait pas. Je me vois donc réduit, puisque le ton en est donné par un grand Maître, à me conformer à la mode, dans laquelle consiste tout le bon sens que nous possédons, jusques à ce qu'elle passe, come tant d'autres judicieuses fantaisies.

Les Héros ont des foibleesses, ce qui ne peut être autrement, depuis qu'on s'est avisé d'appeler ainsi, la facilité de se livrer aux penchans que la nature nous a donés. Cette belle invention est une source de blame & de critique sans fin; elle cadre fort bien avec l'orgueil salutaire qui nous conduit. Nous dégradons, nous apétiïsons, nous agrandissons, ce qui nous plait, où nous déplait, au moien de la prodigieuse quantité de conditions contradictoires, que nous exigeons de nos semblables, pour mériter sans taches nôtre mesquine aprobatation. Les Chats y vont plus rondement; ils écoutent plus la nature que des sentimens sublimes vuides de choses & d'objets. Ils n'ont jamais pû comprendre, qu'en se privant des plaisirs naturels, on en pût devenir plus grand Chat. O! nature quelque admirable que tu sois, tu n'as égard qu'à l'espèce, les accidens particuliers ne changent rien à

ton plan. Faut-il que des inductions obligent chaque individu à y concourir, forcé à s'y livrer par un instinct imprimé si fortement, qu'il est supérieur à tout !

Le grand MINOLET aussi bien constitué qu'aucun Chat le fut jamais, ne pût se défendre contre les traits brûlans de l'amour. Pour plaire il aprit la Musique & parvint à former des sons presque aussi harmonieux que les vers irréguliers de Mr. ** mais pas aussi joliment entortillés que sa prose, qu'on croit avoir déjà lue en la lisant & qu'on oublie pour toujours. Depuis cette époque amoureuse, l'écriture, l'étude, la physique, la chasse, la guerre, tout se perdit dans l'oubli. Il falut combattre des rivaux, il en triompha. Trois années consécutives signalèrent ses victoires. Mais, ô revers aussi funeste qu'inattendu ! La nuit du milieu de Mai dernier, c'est à dire entre le 15 & le 16 à minuit précis, un rival furieux, pour se vanger des mépris de la maîtresse de notre Héros, se jette sur elle & tâche de la précipiter d'un cinquième étage en bas. L'amant aimé, qui voit l'affreux péril, court à sa belle pour la retenir & la sauver. Mais son empressement trop vif, plein de feu, contribue malheureusement à remplir sa fatale destinée. Entraîné par la Reine de son cœur, il tombe & perd la vie ? De son existence à sa fin il n'y eût point d'intervale.

Ce fut moins le coup de sa chute terrible, qui termina ses jours, que le faïffement violent dont il fut atteint, en voiant l'objet de son bonheur prêt à périr sans retour. Son action héroïque justifia sa foiblesse, ou plutôt la force de son amour. S'il eût été Philosophe, il eût été moins hardi & plus poltron, cela est certain.

Telle a été la fin du grand MINOLET. Il fut regretté de tous ceux qui avoient le bonheur de le conoitre, & l'exception peut être de quelques voisins ignorans, que sa physique n'acomodoit pas, car dans ses momens de loisir, il aimoit à se perfectioner incognito dans cette science, malgré le beau Discours de notre Compatriote ROUSSEAU, qu'il regardoit come un paradoxe, surtout à l'égard de la Physique, sans laquelle on ne distingueroit pas la chair du poisson, ni le lard du fromage; ce qu'il entendoit au mieux.

Cet éloge n'est point fait dans la vûe de captiver les bones graces de l'héritier, de l'héritière, ou des parens & amis du défunt. Mrs. les Chats n'envisagent la reconnoissance que come un moien de s'atirer de nouveaux bienfaits. Il raportent tout à leur cher individu & ne le cachent pas. Nous en faisons demême; mais par un excès de sincérité nous voulons que l'on croie le contraire. Chaque mortel est pourtant bien persuadé que la chose

est ainsi. S'il y a des dupes, c'est donc leur faute. Qui se plaint d'avoir fait des ingrats déclare facilement qu'il est dupe ou sot. Le ton plaintif annonce un homme, qui n'a pas eû le bonheur de conoitre ses semblables, ou qui regrète le malheur qu'il a d'être moins habile que ceux dont il est mal satisfait. La tristesse de mon sujet m'oblige à l'égarier de quelques traits de morale; d'autres ont le secret de s'en servir pour atrister un sujet. Chacun a sa méthode: J'en laisse le choix à mes judicieux Lecteurs.

J'ai tâché de faire conoitre MINOLET mon Chat, à ceux qui ne le conoissent pas & les disposer à le regretter. Ne serois-je pas plus heureux dans mon projet, que tant de faiseurs d'éloges, que tant de Panégyristes, qui semblent n'affecter de pleurer que pour nous faire rire? J'atens avec une impatience, mêlée de crainte, que quelque charitable confrère veuille bien, dans cette occasion, doner quelque signe de vie pour me tirer de ce doute. Je l'affure d'avance que je suis & ferai son très obéissant & très obligé confrère.

JEAN BATISTE L'AFRIGÉ.

EPITAPHE DE MON CHAT.

MINOLET n'est plus ! quel dommage !

Il étoit tel en vieillissant ,

Qu'on l'avoit vû dans son bel âge ;

Doux , aimable & divertissant ,

Quitant le pain pour le fromage.

L'amour sur lui fut trop puissant.

Il vit la mort : Son grand courage ,

En méprisa le pas glissant.

Sous cette tombe il est gissant.

MINOLET n'est plus ! Quel dommage !





A MADEMOISELLE A**.

*En lui envoiant un Serin , le 1er Juillet 1761.
jour d'une Fête militaire à Genève.*

SUR une Fête militaire ,
 Dont on fait une grande affaire ,
 Vous demandez des vers , vous n'aurez qu'un Serin.
 Cet échange n'est pas honete ,
 Mais pour vous contenter je me tourmente en vain ;
 Je rimerai jusqu'à demain
 Sans pouvoir arracher un bon vers de ma tête ;
 Le pinçeau tombe de ma main :
 Et d'une guerre imaginaire
 Dont l'intermède est un festin ,
 Et le but n'est qu'une chimère ;
 Je ne puis tracer le dessein.
 S'il falloit de vos yeux célébrer la conquête ,
 Ma Muse à vos desirs ne feroit pas muette.
 Mais coment faire le récit
 D'une fête qu'on n'a point vüe ?
 A moins que ma plume peignit
 Des danfes , des Soldats , combattans dans la nue.
 J'ai fui loin de cette revüe ;
 Le bruit des armes métourdit ,
 Me done presque la berlue !

Mes yeux de *Plein Palais*, (*) parcourant l'étendue
 Ont cru voir nos Marchands transformés en Césars
 Tracer un camp & forcer des remparts,
 Portant la cuirasse & l'épée,
 Se ranger sous les étendarts
 De **MARIUS** ou de **POMPE'E**,
 Et come leurs Ayeux affronter les hazards,
 Et triompher de toutes parts.
 Aujourd'hui leur valeur trompée,
 Ne craint plus pour nos boulevards :
 Nos voisins généreux, sans fiel, sans artifice,
 Sont de nos murs les plus fermes remparts.
 Ha ! pourquoi des fureurs de **MARS**,
 Par un fatigant exercice,
 Sembler vouloir être complice !
 Faire fleurir en paix le comerce & les Arts,
 Chérir la Vérité, pratiquer la Justice,
 Du Dieu que nous servons respecter le pouvoir,
 Contre un fier Enemi défendre sa Patrie,
 Fallut il exposer & son sang & sa vie ;
 C'est la nôtre unique devoir.
 Qu'on ne me vante plus ces fêtes.
 Et ces tumultueux ébats,
 Foibles images des Combats

(*) *Plein palais est une promenade aux portes de Genève, où l'on fit le nouvel exercice, en présence du Magistrat. On dit que cette fête militaire fut belle.*

Qui défolent de grands Etats ,
Du céleste couroux terribles interprètes.

Ha ! puissent leurs afreux éclats
 Se briser bien loin de nos têtes ,
 Et puissent nos heureux climats
 N'éprouver jamais ces tempêtes ,
 Sources fécondes du trépas !

Laiſſons les Souverains terminer leurs débats.

Et reprenant en main la règle & le compas ,

Brifons les guerrières trompettes ,
 Dont le bruit fait trop de fracas.

Changeons nos piques en houlettes.

Chantés , Bergers , ſur vos muſettes ,

Les douceurs de l'aimable Paix ,

Et que nos tranquiles retraites

Rétentiſſent de ſes bienfaits ;

Chantés les fleurs & la verdure :

Que les beautés de la nature

Charment les Eſprits & les Cœurs ;

Et qu'une félicité pure

Ramène les antiques mœurs.

Ha ! pourquoi retracer les horreurs de la Guerre ,

Et du bruit des Mouſquets faire trembler la terre.

Sans poudre , ſans plomb , ſans combats ,

Vos yeux feroient plus de conquêtes

Que ne feroient tous nos Soldats.

Pardonnés mon refus , belle & ſage URANIE !

Pour peindre les Combats je manque de couleurs

Mais s'il falloit chanter vos attraits enchanteurs ;

Qui triomphent de tous les cœurs ,

J'y voudrois consacrer mes jours , & mon génie.

Allés , petit Oiseau , célébrer par vos chants ,

Les graces , l'esprit , les talens ,

De votre nouvelle Maitresse.

Exprimés lui votre tendresse.

Après d'elle tout prend du goût , du sentiment ;

Et lors qu'on l'a vue un moment

L'ame fatistaite atendrie

Voudroit la voir toute sa vie.



E N I G M E.

LECTEUR me conois-tu ? Dans le Siècle où nous
sommes ,

De la tranquillité je suis le vrai chemin :

Je ne m'atache qu'à des homes ;

Je suis du genre féminin ;

D'un cercle j'ai la figure ;

Qui me porte ne me voit pas ;

Je ne suis point une parure .

Cependant j'ai beaucoup d'apàs ,

Car je puis , avec assurance ,

Me vanter que tous les ans ,

Je nouris , dans la seule France ,

Sans grand travail plus d'un millier de gens.



LOGOGRIPE.

AUX bois come à la Ville, on m'entend fort
souvent.

Dépouillé de mon chef, je rends l'homme puissant ;
Remis dans mon entier, prenez moi par derrière
Je suis exactement aussi dur que la pierre.

AUTRE.

PRIS par derrière ou par devant,
J'offre, Lecteur, également
L'une des Sœurs, que chaque année
On voit paroître exactement,
Des vieillards surtout désirée,
Et favorable au tendre Amant,
A qui je procure souvent
L'occasion de voir sa bien aimée.



Le mot de l'Enigme du Mois dernier est *LIT* & celui du Logogriphe *MESINTELLIGENCE*, où l'on trouve, *Mile*, *Cent*, *Lien*, *Genèse*, *Lime*, *Mécène*, *Sentence*, *Lie*, *Ile*, *Seine*, *Nîmes*, *Nil*, *Linge*, *Sel*, *Miel*, *Lit*.



T A B L E.

E XTRAIT d'un Sermon de feu M. le Professeur Lullin.	243
Réponse à cette Question, l'Esprit est-il essentiellement actif? Et si son action, étant telle, ne peut pas servir de preuve à l'immortalité de l'Ame?	250
Réponse à quatre Questions proposées dans le Journal de Mars.	259
Autres Réponses à ces Questions.	271
Autre Réponse à cette Question, la Jalousie est elle moins criminelle que l'Envie?	281
Fragmens Historiques. VI. Fragment.	288
Livres nouveaux.	302
Extrait du Corps d'Observations de la Société d'Agriculture, de Commerce & des Arts établie par les Etats de Bretagne.	305
Lettre aux Editeurs, à l'occasion de l'Epigrame faite lors de la réception de M. de la Condamine dans l'Académie Françoisé.	340
Eloge historique de Minolet mon Chat.	341
Vers à Melle A. le jour d'une Fête militaire faite à Genève.	351
Enigme & Logogripbes.	354